

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 69 mars - avril 2020

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait des albums « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Je trouve que le dessin de Jean-Claude Lucazeau, en première page, est d'actualité, en cette période électorale de renouvellement des conseillers communaux et des maires. C'est du vécu, les pauvres maires, on leur demande tant de choses, il n'est pas étonnant qu'une bonne partie refuse de se représenter !

A part ça, dans ce Boutillon, vous aurez droit à l'histoire locale, avec la famille de Brémond d'Ars, à la suite de la nouvelle de Jean-Bernard Papi et de l'histoire de Francis Bouchereau.

Le patois n'est pas oublié, avec du vocabulaire et des expressions locales, mais également avec des histoires de Goulebenéze et de Bitou. Dans le prochain Boutillon, *s'o-l'adoune*, nous reprendrons la suite de notre étude audiovisuelle sur la grammaire.

Sans oublier le Kétoukolé.

Bonne lecture.

Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Une famille saintaise illustre : les Brémond d'Ars	Marie-Brigitte Charrier	3
Les sots et l'internet (bis)	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	6
Cheval d'enfer (2 ^{ème} partie)	Jean-Bernard Papi	7
Quelques expressions saintongeaises	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	10
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	11
Mousse	Jean-Jacques Bonnin	12
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	14
L'anar et la cheftaine	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	15
Firmin et ses bêtes à corne (dernière partie)	Francis Bouchereau	16
Norine Chabeursat	Cécile Négret	19
Histouère de sorcier	Guy Marquais (Bitou)	20
Magnière prr' ine jheune feuille d'entortiller in garçon	Goulebenéze	21
A propos de ...	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	22
A lire et à ouïr	Vidéo Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	23
L'histouère dau cheun, de Goulebenéze	Vidéo Racontée par Châgnut	23
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Joël)	24
Un dessin de Maxime Dunesme		25
Goulebenéze à Lupsault en Charente		26

Une famille saintaise illustre : les Brémond d'Ars Marie-Brigitte Charrier



D'azur à l'aigle bicéphale éployée d'or, le vol abaissé, lampassé de gueules

Depuis quelques années l'hôtel de Brémond d'Ars était en souffrance. En passant devant ce magnifique immeuble inscrit au titre des Monuments Historiques en 1967, situé à l'angle des rues Martineau et des Jacobins, à quelques pas du Cercle Généalogique de Saintes, on le voyait se détériorer. Que s'est-il passé ?

Le dernier propriétaire se nommait Josias Georges Marie Roger de BRÉMOND D'ARS marquis de Migré. A son décès le 3 avril 2012 il n'avait pas de descendant direct.

Sa famille était réputée comme l'une des plus illustres de la noblesse saintongeaise. Ses ancêtres vivaient dans cet immeuble depuis 8 générations ; ils l'avaient acquis de la famille du Bourg en 1706 mais ils venaient du cognaçais. Nous allons suivre la lignée descendante directe à partir du 14^e siècle, soit 10 générations de père en fils avant d'arriver à Saintes, puis 8 générations jusqu'à nos jours. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive qui pourrait concerner des milliers d'individus, mais juste de la lignée liée à cet hôtel particulier.

Au 14^e siècle **Guillaume BRÉMOND**, chevalier, était seigneur de Jazennes (à l'ouest de Pons) et d'Echillais (près de Rochefort). Il avait épousé en 1340 **Jeanne d'Ars**, dame d'Ars-sur-le-Né et de Balanzac, héritière de Gombaud III d'Ars,

propriétaire de terres considérables. La châtellenie d'Ars était un démembrement de la principauté de Cognac qui formait le domaine privé des anciens comtes d'Angoulême et relevait directement du roi. Leur manoir aurait été construit sur l'emplacement d'une station romaine reliée au camp de Merpins. Guillaume Brémond fut tué à la bataille de Crécy le 25 octobre 1346. La terre d'Ars resta en possession de ses descendants jusqu'à nos jours.

Guillaume BRÉMOND leur fils, chevalier, seigneur d'Ars, épousa en 1370 Marguerite Chaffrais, fille unique de Simon seigneur de Puyvidal en Angoumois et d'Hélène de Dompinon. Il rendit hommage pour sa châtellenie d'Ars les 16 octobre 1390, 11 septembre 1394 et 16 avril 1411. Il périt à la bataille d'Azincourt le 3 novembre 1415.

Pierre de BRÉMOND D'ARS (photo ci-contre), fils du précédent, chevalier, seigneur d'Ars et Balanzac fut un gentilhomme fidèle à Charles VII et accompagna Jeanne d'Arc au siège d'Orléans. Il reçut le 19 juin 1442 collier de l'ordre du Camail et du Porc-Epic de Charles d'Orléans. Il avait épousé Jeanne de Livron fille de Foucauld.

Jean de BRÉMOND D'ARS, leur fils aîné, chevalier, seigneur d'Ars, Gimeux, la Motte-Meursac fut élevé à la cour de Jean d'Orléans comte d'Angoulême, son parrain. Il épousa le 22 janvier 1468 à Ruffec Marguerite Corgnol fille de Louis seigneur du Vivier et de Marguerite Jancre de la Bachelière.

Charles de BRÉMOND D'ARS, chevalier, seigneur d'Ars, était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, lieutenant général en Angoumois Aunis et Saintonge. Il épousa le 26 août 1501 Marguerite Foreau de Tesson, unique héritière d'Etienne sieur de Tesson et de Catherine Gombaud.



François de Brémond d'Ars

François de BRÉMOND D'ARS, chevalier, seigneur d'Ars et de Tesson, épousa le 8 novembre 1532 à Pons Antoinette de Saint-Mauris fille de René seigneur de la Vexpière et Françoise de Rabaine et nièce de Galiot de Genouillac. Au décès d'Antoinette en 1538 il se maria le 10 avril 1540 avec Marguerite de Beaumont fille de feu François de Beaumont chevalier seigneur de Rioux et de Catherine de Souza-Portugal.

Charles de BRÉMOND D'ARS (photo ci-contre) fils du premier lit, baron d'Ars, naquit en 1538. Il était lieutenant général commandant pour le roi puis gouverneur d'Angoumois, Saintonge et Aunis. Il épousa le 8 mars 1559 Louise d'Albin de Valsergues de Céré dame de Comporté-sur-Charente fille de feu Louis et Renée de Chabanais. Puis le 1^{er} février 1589 au château de Roissac Jeanne Bouchard d'Aubeterre veuve de Louis de la Rochefoucauld et fille de Louis seigneur de Saint-Martin de la Coudre et de Jeanne Hamon.



Josias de BRÉMOND D'ARS fils du premier lit, chevalier, seigneur et baron d'Ars, du Chastellier et de Dompierre-sur-Boutonne, seigneur de Lucay et Gimeux... épousa le 3 novembre 1600, au château de Montguyon, Marie de la Rochefoucauld fille de François baron de Montendre et Hélène Goulard. Il était maréchal de camp,

chevalier de l'ordre du roi, commandant général du ban et de l'arrière-ban d'Angoumois, député de la noblesse de cette province aux états généraux de 1614. Il rebâtit et modernisa le château d'Ars ; il acquit la seigneurie de Migré (près de Loulay) en 1634 des successeurs de Jean Chesnel et devint marquis de Migré. Il assista à 20 batailles et 18 sièges dont celui de Saint-Jean-d'Angély en 1621 où il perdit l'un de ses fils.

Jean-Louis de BRÉMOND D'ARS troisième fils, chevalier, marquis d'Ars et de Migré, baron du Chastellier... naquit en 1606. Il épousa le 30 décembre 1630 au château d'Orlac Marie Guillemette de Verdelin dame d'Orlac fille unique de Jacques et Jeanne Vinsonneau. Maréchal de camp, il est blessé en défendant Cognac contre les armées de la Fronde et meurt le 27 mai 1652. Année pendant laquelle son fils aîné Josias meurt au combat de Montanceys en Périgord et son second fils Pierre dit le « Marquis de Migré » est fait prisonnier (il meurt l'année suivante).

Jean-Louis de BRÉMOND D'ARS, cinquième enfant du couple, chevalier, seigneur et baron de Dompierre-sur-Charente, d'Orlac, de Saint-Fort-sur-le-Né, d'Angeliers, de la Magdelène, de Javrezac, né au château d'Ars le 10 janvier 1641, épousa le 28 juillet 1668 Marie Antoinette de Verdelin sa cousine germaine, fille de Jean-Louis et de Marie de la Tour-Saint-Fort. Il fonda la branche d'Orlac. La seigneurie de Migré était revenue à sa sœur Louise qui la transmit en 1654 à son époux Jacques d'Abzac. La famille d'Abzac conserva la seigneurie de Migré jusqu'à la Révolution.

La seigneurie de Migré

Suivant la coutume adoptée dans la maison de Brémond, chaque branche et chaque rameau prenaient un titre particulier : le fils aîné portait dans sa jeunesse le titre de baron de Chastelliers et le nom de Migré était porté par le frère puîné. Après la mort de Josias et de Pierre de Brémond d'Ars, Migré devint la propriété de Louise de Brémond d'Ars qui le porta dans la maison d'Abzac. Avec le dernier marquis de Migré du nom d'Abzac, cette qualification revint naturellement à la maison de Brémond d'Ars et ne put être revendiquée que par les descendants du second rameau de la branche principale. Anatole de Brémond se trouvait par sa mère née Guitard de la Borie descendre des seigneurs primitifs de Migré. Marie de Volvire-Ruffec, femme de son 5ème aïeul maternel François de Guitard, chevalier seigneur de la Borie, descendait au 5è degré de Jacques de Surgères sgr de Migré marié à Marie de Montmorency-Laval, et par conséquent au 11è degré de Guillaume, sire de Surgères, croisé en 1248, qui donna à son fils Hugues de Surgères cette seigneurie de Migré comme apanage de puîné.

Jacques René de BRÉMOND D'ARS, de la branche Dompierre Orlac, chevalier, seigneur de Dompierre-sur-Charente, Orlac, Saint-Fort-sur-le-Né, le Fresne, le Fouilloux, naquit le 24/10/1678 au château d'Orlac († 10/3/1757 à Saintes). Page du comte de Toulouse puis engagé dans la marine sous le nom de chevalier d'Ars, Jacques René de BREMOND D'ARS avait épousé **Marguerite Mélanie du BOURG** dame de Chassigne par contrat du 24 mai 1700 à Chaillevette. Marguerite Mélanie était la fille aînée et héritière universelle de Pierre du BOURG seigneur de Porcheresse, maire et capitaine de la ville de Saintes, et de Mélanie de MEAUX. Au décès de son père, elle devint propriétaire du logis de Saintes en même temps que de tous ses biens, et l'apporta à son époux. Qui fut donc le premier Brémond d'Ars à résider dans l'hôtel particulier de Saintes.



Origine de propriété du bâtiment : La famille du BOURG

Dominique du BOURG (env 1540/1607) était archer de la compagnie de Louis Prévost de Sansac, maître des requêtes de la reine Marguerite, conseiller au parlement de Bordeaux. Il s'installa à Saintes, fit construire (en 1572 ou en 1597 selon les sources) l'immeuble situé rue Juive (ancien nom de la rue Martineau) dont l'entrée ornée de magnifiques lions mène à une cour intérieure entourée de trois corps de bâtiment. Il devint échevin de Saintes en 1579 puis maire et capitaine de la ville en 1598 et 1599. Il était l'ami de Bernard Palissy et de Nicolas Alain.

En 1610 un acte notarié (notaire Robert) atteste le partage de la maison entre Catherine Caillet veuve de Dominique du Bourg père et son fils aîné Dominique du Bourg.

Joachim second fils de Dominique et Catherine Caillet, seigneur de la Brunette et de Porcheresse, s'installa dans l'immeuble avec son épouse Marie Berthus de Pouzaud (CM 13/11/1627) et quatre de ses enfants. En 1642 un acte notarié de Me Limouzin en atteste la propriété. Il était conseiller du roi et échevin de Saintes et y décéda en 1659.

Pierre du Bourg seigneur de Porcheresse, Chasnaumoine, la Brunette et Saint-Pardoux, écuyer, était capitaine et maire de la ville de Saintes. Il épousa Judith de Campet puis Mélanie de Meaux puis encore Louise le Mesle-Héliot de Villegonthier. De ses 3 unions il n'eut qu'une fille : Marguerite Mélanie.

Mélanie du BOURG était héritière de sa mère et de son père. Elle apporta tous ses biens à son époux Jacques René de Brémond d'Ars.

Pierre de BRÉMOND D'ARS comte et marquis de Brémond d'Ars, seigneur de Dompierre, Orlac, Saint-Fort-sur-le-Né, le Fresne, le Brandet, Brézillas, naquit le 5/3/1703 à Dompierre-sur-Charente († 11/10/1779 à Saintes). En 1758 Il était commissaire de la noblesse de Saintonge lors de la convocation au ban de la province contre les Anglais. Il avait épousé Marie Catherine de la LOÛE de MASGELIER (x 6/11/1758 à Saintes) dont il eut deux fils et une fille. En 1779 il fut nommé chef des noms et armes de la famille de Brémond d'Ars.

Pierre René Auguste de BRÉMOND D'ARS, fils aîné, né le 16/12/1759 († 25/2/1842), était député de la noblesse de Saintonge aux Etats-Généraux, marquis, chevalier, seigneur baron de Dompierre-sur-Charente.

Opposé aux menées révolutionnaires menaçantes pour la religion et pour la royauté, il émigra en Hollande en 1792. Après avoir servi quelques temps à l'armée des princes, il passa dans la région de Wood, puis rentra en France en 1800, se retira à la Chapelle-des-Pots dont il devint maire. Il avait épousé Jeanne Marie Elisabeth de la TASTE le 20/1/1785 à Saintes. Passionné d'histoire et d'archéologie, écrivain, il donnait des cours de mathématiques et de latin et avait commencé une histoire de la Saintonge et des familles saintongeaises.

Théophile Charles de BRÉMOND D'ARS, fils puiné (2^{nde} branche Dompierre-Orlac) vicomte, marquis de Migré, baron d'Orlac et de Dompierre, général, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, naquit le 24/11/1787 à Saintes († 12/3/1875 à Saintes) ; il épousa Marie Anne Claire de GUITARD de la BORIE de RIOUX le 20/6/1821 dont il eut trois filles et deux fils.

Anatole Marie Joseph de BRÉMOND D'ARS, vicomte, marquis de Migré, conseiller général du Finistère, chevalier de la Légion d'honneur, ancien sous-préfet, était né le 26/8/1823 à Saintes († 9/3/1911 à Riec-sur-Belton). Il avait épousé Marie Aglaé Elisabeth ARNAUD le 9/12/1862 et partagea sa vie entre le château de Riec en Bretagne, l'hôtel particulier rue Harrouys de Nantes et l'hôtel de Bremond d'Ars à Saintes.

Joseph Théophile Pierre de BRÉMOND D'ARS, marquis de Migré, né le 19/3/1869 à Nantes († 1909) était l'époux de Jeanne de SAISY de KERAMPUIL (x 26/1/1898 à Ménéac).

Hélie Marie Joseph de BRÉMOND D'ARS, marquis de Migré, journaliste et écrivain, historien et généalogiste, naquit le 16/7/1900 à Nantes († 3/5/1961 à Paris 11^e). Le 23/7/1943 il épousa à Saintes Meriem LAFON. Il publia quelques ouvrages sur sa famille, fonda le Prix de Saintonge (que son fils transforma en fondation de Brémond Migré) et l'Académie de Saintonge. Le 21 octobre 1925 il acheta l'immeuble du 17 rue Martineau jouxtant sa résidence. Puis le logis du 23 rue des Jacobins.

Celui-ci avait appartenu en 1774 à Arnaud Guillaume Gaudriaud, conseiller et procureur du roi, subdélégué à l'intendance de la généralité de La Rochelle, maire de Saintes, décédé après 1783, puis à Madame de Blois veuve de Mr Green de Saint-Marsault de 1801 à 1820, puis à la famille Savary jusqu'en 1847, puis à la famille Drilhon. Enfin il acheta la maison bordant le jardin de la maison Gaudriaud ayant appartenu successivement à l'imprimeur royal Jean Bichon en juin 1630, puis à Jean Joseph Berry, puis à Pierre Descroisettes, arpentier, puis à Mélanie Mouchet veuve d'Iris Sauzeau, et enfin aux héritiers de Justin Massiou.

Il est à noter qu'aucune communication interne n'existe entre ces différents bâtiments dénommés « Hôtel de Brémond d'Ars Migré », seul le jardin permettant de passer de l'un à l'autre.



Josias Georges Marie Roger de BRÉMOND D'ARS marquis de Migré député européen né le 20/4/1944 à Saintes († 3/4/2012 à Paris 15ème). Après l'Ecole La Rochefoucauld et le lycée Montaigne à Paris, il fit des études de droit et de sciences économiques à Paris-Assas, de lettres à la Sorbonne. Diplômé de droit public et de lettres, de droit européen et de l'Institut Français de presse, il fit une carrière politique. Georges de Brémond d'Ars fut membre de l'UDF, membre de cabinets ministériels de 1973 à 1981, membre du club Perspectives et Réalités, membre du Conseil Economique et Social (1987-89 et 1993-99) président délégué de la délégation française du groupe Parti Populaire Européen au Parlement Européen (1994). Membre de Divers Droite depuis 2006. Il était chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite. Célibataire, à son décès le 3 avril 2012 il n'avait pas de descendant direct.

Sources : Dictionnaire des Familles Beauchet-Filleau, Armorial de Charente Jean-Marie Ouvrard, Maison de Brémond d'Ars Gallica, site roglo, Nicole Bertin Infos. Photo Ramon Rodriguez.

Les sots et l'internet (bis) Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

C'est de pire en pire, sur internet. Dans le numéro 58 du Boutillon, j'avais écrit une histoire en patois, pour me moquer de tous ces commentaires débiles que l'on peut découvrir dans les pages Facebook, mais je m'aperçois que je suis en dessous de la vérité. C'est tellement facile de s'exciter en se cachant souvent derrière un pseudonyme et de jeter sa gourme, avec un vocabulaire approximatif et outrancier et des fautes d'orthographe en veux-tu en voilà !

Et lorsqu'il y a des « fake news » et des photos truquées, c'est considéré comme « LA vérité ». Le journal « Sud-Ouest » a fait paraître récemment un excellent article intitulé : « La tyrannie des réseaux sociaux ».

Il est vrai que la conjoncture donne du grain à moudre à tous « thiélés sots » : la réforme des retraites, les caprices de Mélenchon, la condamnation des Balkany, la PMA, les « gentils » gilets jaunes et les « méchants » policiers, les mensonges de Donald Trump, et j'en passe. Il y a une violence incroyable.

Tout « thyeû drigail » est contraire à ce que devrait être l'esprit des vrais Charentais, fait de calme, de tolérance et de respect d'autrui. Et pourtant, dans le microcosme saintongeais, dès que sont abordés certains sujets comme l'écriture en poitevin-saintongeais, on assiste au même déchainement. Et ceux qui ne sont pas d'accord sont exclus du troupeau !

Alors, j'en remets une couche, et tant pis si « o piait pâ à tous thiélés sots thi s' créyant fins ».

Voilà. O-l'arrive pâ souvent que jh' séyisse en peutrassé, alors, chers lecteurs, considérez cet article comme un petit billet d'humeur. Jhe r'couminc'rai pu !

In sot thi sait qu'i-l'ét sot é pâ si sot th'i-l'en a l'âr ! Mais in sot thi s' cré fin, thieû-là-là o-l'ét in vrai sot ! Més émit, o-l'a pâ pu sot qu'in sot thi s' cré fin ! Le monde dizant qu'o-l'a dés animaû thi disparaissant d' la pianète. Mais la race dés sot, jh' peût vous zou acertainé, a-l'ét pâ prête à bâzi !

Et jh' cré beun que dépeû qu' jh'avont l'internet, des sots o n'en at encouère maî qu'avant. O-l'at dés pajhe Facebook qu'en sont piène, jhusqu'à la bonde. Dés sot qu'avant reun à dire, mais thi zou dizant quand minme ! Et o-l' a dés sot thi lisant c' que lés aûte sot avant écrit, qu'en rajhoutant, et amprè i-l' écrivant l' contraire, peur lés fére bisqué. O fait qu'i s'engueulant les ins les aûtes, et qu'i s' traitant d' sot ! Et qu'avec internet, o vat tel'ment vite que l' monde zou savant qu'i sont sot, sauf zeû, et qu'o-l' amuse thiélé-là thi s' créyant moins sot ! O-l' arête pâ, mes bons émit, o-l'arête pâ !

Moué, quant jh' vouét thieû drigail, jhe m' dit : « Arrache-te d' thieû champ d' baillarghe, ou beun tu vât d'veni aussi sot qu' zeux ! ». Mais p'tête beun qu'o-l'ét trop tard, et que jh' seût d'venu in sot moué-tou ! Vouais mais si jh' seût sot et que jh' zou sais, jh' seût déjhà moins sot !

O faut r'queneût' qu'o-l' a otou su l'internet des drôles et des drôlesses thi fazant d' la boun' ouvrajhe. Thiélé-là, le monde dizant qu'i-l' avant oubiyé d'ête sot !

Bon, més émit, jh'allont bouère in cot à la santé daû Boutillon ! In cot d' vin bian, daû Colombard, le vin préféré de Goulebenéze. Et créyet-me, thieû vin, o s'rait b' deumajhe qu'i séyisse bu peur dés sots ...

**Si vous souhaitez envoyer des textes pour publication,
faire des remarques sur les articles publiés, ou des commentaires,
merci d'écrire directement à mon adresse internet figurant
en dernière page.**

Pierre Péronneau

Cheval d'enfer (2ème partie)

Jean-Bernard Papi

Voici la suite de l'histoire de nos deux Saintongeais engagés dans la guerre en Algérie.

Pierre Péronneau



À Saïda nous n'étions que quatre pilotes, deux lieutenants bougons, Saubat et Bouin, qui n'aimaient pas mes manières de chien mal élevé et un adjudant triste, Varron, qui comptait, presque chaque jour, ses heures de vol, ses primes et le temps qui lui restait avant la retraite. Comme un collectionneur maniaque ses porte-clés ou ses timbres. Je m'ennuyais tout le temps où j'étais au sol. Sauf à disputer quelques parties de tarot avec les mécaniciens, qui trichaient et me plumaient.

Ou à chasser la gazelle avec Varron, escortés de harkis solennels comme des Suisses d'église, censés faire peur aux fellaghas avec leurs vieux fusils anglais rouillés. Entre temps, je lisais. La ville possédait une librairie convenable et le libraire m'offrait l'anisette dans son arrière-boutique en m'exhortant "à être un combattant sans pitié". J'évitais soigneusement les journaux, les écrits qui condamnaient la guerre que nous faisons. Je voulais garder ma sérénité, imbécile soit, mais si confortable et si nécessaire pour faire mon boulot. Et puis pourquoi douter de mes chefs. Les chefs disaient de faire la guerre et précisaient même la méthode à employer. J'obéissais, puisque j'étais payé pour ça. Pas de doute, je gagnais ma vie de cette manière et j'en donnais pour leur argent à ceux qui me payaient. C'était simple et honnête.

Chaque matin, le lieutenant Bouin nous distribuait les missions. J'accompagnais l'un ou l'autre des officiers, quelquefois l'adjudant. Ça camphrait en permanence. Les fells harcelaient dans les villes, bombes dans les bars et les restaurants, grenades dans les rues, au hasard, et zigouillage au couteau. À la campagne, dans le djebel, ils prenaient des gants. Pas de bombes, une rafale de pistolet-mitrailleur par-ci, par-là, le viol pour les mouquères et pour les hommes les couilles dans la bouche. Ou un coup de rasoir d'une oreille à l'autre. Dans les villages, ils ne tuaient que les traîtres ou les mouchards, en tous cas seulement les opposants à leur cause. Les autres, ils en avaient besoin pour le ravitaillement et le soutien financier.

On les signalait partout. Quand nous accrochions, nous nous faisons un point d'honneur à rentrer vides de munitions. Nous tirions nos roquettes et déchargions nos mitrailleuses sur des gars qui se multipliaient comme des amibes. Je suis bien obligé de raconter tout ça, même si ça fait radotages d'ancien combattant, pour, au moins, expliquer la suite. En plus je ne suis pas historien, je déteste même l'histoire quand elle n'est qu'une suite de mensonges officiels. Toujours ainsi d'ailleurs, hélas, même la vie de Saint-Louis ou de Dagobert n'y échappe pas. Certes, après notre passage, on pouvait dénombrer les morts et se dire que cette fois, on leur en avait mis un bon coup derrière la tronche. Mais cela ne suffisait pas, le lendemain, il y en avait autant. À quoi ressemblaient-ils ? Nous n'avions pas le temps de les détailler. Des gars en gris ou en beige qui se cachaient. Voilà ce qu'ils étaient.

Personne n'avait eu le loisir de me dire qui et où était l'ennemi. Je suivais le mouvement et tirais sur qui on me disait de tirer. Fidèle à mes vingt ans, à mes inclinations et à mes appétits, je n'avais pas besoin de rhétorique pour me battre. J'étais comme un carnassier, ou n'importe quel échantillon d'une espèce animale qui veut en dominer une autre. Pourquoi dominer ? Parce que le loup domine le chien, et que le chien domine le mouton, voilà pourquoi, et on ne changera jamais rien à l'affaire. Quelques années plus tard c'est fini, la plupart ont traversé, et quitté, cette période cannibale et conquérante, tracé leur vie et fait leurs choix. Mais il y en a qui continuent à aimer ça, à pratiquer la guerre comme une forme de roulette russe. Les légionnaires, par exemple.

Il faut dire que la poudre a une odeur fameuse, une sorte de marijuana qui vous porte en avant et vous transforme un gros capon en coq téméraire. En barbare diront certains qui n'ont pas tâté de cette houle qui vous balaie le sang.

C'est possible. J'admets aussi que l'arme-avion me prolongeait, me grandissait. Pas de bons et beaux sentiments peut-être, mais des sentiments quand même. La pitié, d'abord, fugitive pour ces corps déchiquetés, ces soldats courageux qui se battaient souvent à un contre dix. La magnanimité parfois, pour ne pas effectuer un passage à la mitrailleuse de plus qui achèverait les blessés. Mais aussi, il fallait penser aux égorgés, aux violées, aux étripés de tout poil qui nous réclamaient justice et qui nous poussaient dans le dos, finalement. Et puis, j'avais l'idée bien ancrée de la grandeur du pays pour qui je combattais. Comme un athlète, quand celui-ci ne lutte pas pour du fric, j'avais l'espoir que mon pays se glorifierait de mes victoires et me couvrirait de lauriers en retour. Avant tout, je lui faisais cadeau de ma jeunesse, mais de ma jeunesse je m'en fichais, j'en avais tant qu'elle était inépuisable.

J'avais expliqué mes points de vue à Marc, peu après son arrivée. Des points de vue fortifiés par ma maigre, mais bien réelle, expérience. J'eus l'impression qu'il s'en foutait, que mes opinions n'étaient plus les siennes. Pour la première fois nos idées divergeaient.

Il aurait voulu un ennemi plus tranché, un vrai, comme en 14 ou en 40, venant d'ailleurs, des steppes lointaines "égorger nos fils, nos compagnes", Attila ou Adolphe en mal de conquêtes territoriales. La guerre moderne, comme l'on disait, subtile, cruelle et idéologique, il ne voulait pas connaître.

- Retourne d'où tu viens, dans ce cas, lui avais-je dit. Va faire l'acrobate dans la patrouille de France ou change de métier. Entre à Air France. Ici, on te demande de vaincre le fellouze, pas de gagner ton paradis sur terre.

- Ne t'inquiètes pas, tout ira bien, avait-il répondu. Ma sœur et ma mère me manquent, c'est tout.

En plus de ses plaques d'identification obligatoires, il portait autour du cou une sainte Marie, un minuscule crucifix et d'autres bondieuseries qui brillaient au soleil.

- Compliments pour tes gris-gris mon cher. Te voici protégé par la sainte Providence.

- C'est ma mère et ma sœur...

Toujours. J'avais refusé de partager ma chambre avec quiconque dans l'espoir qu'il vienne. Les légionnaires, gens sentimentaux s'il en est, qui nous logeaient en ville, avaient très bien compris mes arguments. Ils attendirent son arrivée avec autant d'impatience que moi. Ils nous firent fête toute la nuit et nous couchèrent au matin dans leur infirmerie après nous avoir plâtré du bassin aux talons.

- Vous étiez si soûl, hier au soir, que vous vous êtes cassé les jambes dans l'escalier, nous dit benoîtement un sergent-chef en blouse blanche.

- C'est pas possible, gémit Marc. Et je n'ai rien senti...

- Arrête couillon, ils font ça à chaque fois. Il n'y a qu'eux pour trouver ça drôle. Je suis persuadé qu'il y a une douzaine de légionnaires en train de pouffer derrière la porte.

En rampant, j'étais allé chercher mon ceinturon et mon pistolet MAC 50 et à coups de crosse j'étais parvenu à briser mon plâtre. Ma jambe était intacte. J'avais ensuite armé le pistolet et visé la porte. La volée de moineaux. Ça me démangeait de lâcher un pruneau. Le sergent-chef était entré, un peu pâlot avec la grosse cisaille pour délivrer Marc.

- Restez tranquille les aviateurs, on va arranger ça. Inutile de tirer, vous réveillerez le capitaine.

Il nous arrivait souvent de mener nos opérations en collaboration avec la Légion étrangère. Les légionnaires crapahutaient sous le ventre de nos avions, lents et accrochés comme des tiques à la montagne. Pour être distingués d'avec les fells, ils portaient des carrés de couleur dans le dos. Jamais la couleur annoncée par leurs chefs. Juste pour nous emmerder et nous poser des problèmes de conscience. Ça nous ulcérait, et moi, allez savoir pourquoi, plus qu'un autre. J'y voyais comme une insulte, du mépris et de la défiance envers ma personne. L'adjudant Varron avec qui je faisais équipe, m'ordonna, un jour qu'ils nous avaient annoncé la veille la couleur jaune alors qu'ils portaient du bleu ce jour-là, de leur balancer une giclée de roquettes aux ras des moustaches. Pour leur apprendre à vivre et à mentir. Ce que je fis. La débandade et les hurlements à la radio. Insultes dans six langues au moins. Ce con d'adjudant, il riait comme un fou. Je le voyais dans son cockpit qui se bidonnait. Au moins, ça l'avait déridé, pour une fois.

Les légionnaires voulaient me faire passer en conseil de guerre. J'ai payé à boire à tout le monde et ça s'est écrasé. J'ai quand même fait huit jours de taule. Chez eux, dans leur prison, puisqu'ils nous hébergeaient. Dans la cellule voisine un déserteur poivrot qui attendait le verdict du tribunal militaire, me suppliait de l'accompagner dans les douches. Les matons fermeront les yeux, m'assurait-il. Le salopard me proposait même de l'argent, beaucoup d'argent. Son trésor de guerre, disait-il. Le reste du temps, il buvait des bières en boîte et chantait "Voilà du boudin..." un texte et une musique d'une haute tenue qui peuvent remplacer avantageusement, dans le genre rengaine, le Boléro de Ravel. Je me souviens que je venais à peine d'avoir vingt ans. Braves gens ces légionnaires, toujours prêts à vous rendre service et à vous faire une vie agréable. Marc avait eu l'autorisation de me rendre visite. On avait examiné mon cas ensemble.

- Tu vois Marc, obéis avec parcimonie, on ne sait pas qui te commande.

Phrase innocente mais qui, rapportée par un surveillant à l'officier de service, avait fait tout un foin. C'est comme ça qu'une fois sorti de prison, je me suis vu confier toutes les missions sans gloire, par punition du lieutenant Bouin. Pendant que Marc et les autres partaient en appui-feu, moi, j'allais en avion à la maison mère, à Tiaré, chercher une magnéto, des bougies, une pompe hydraulique, une nouvelle tenue pour l'un des officiers, ou j'emmenais un mécano signer son rengagement. Passionnant. J'en avais pour deux bons mois de ce régime.

À Tiaré, lors de ma première mission, le Grand chef m'avait demandé ce qui m'avait pris de tirer sur les légionnaires. Visiblement, on ne me croyait pas quand je disais que c'était l'adjudant qui m'en avait donné l'ordre. On voulait que ça vienne de moi. Bon, il ne me restait qu'à en trouver la raison.

- Je crois que c'est mes glandes, mon commandant. Cela fait une éternité que je n'ai pas baisé, et à mon âge, avec mon tempérament... Comme dit Freud : un homme normalement constitué peut faire une crise passagère de surexcitation si ses testicules ne sont pas régulièrement purgés... C'est écrit en toutes lettres dans ses bouquins.

- Vous me prenez pour un con, mon vieux. Mais avec un zozo comme vous, il vaut mieux se méfier. Vous passerez la nuit ici, à la maison mère, chaque fois que vous vous y poserez et vous irez chez Rosette, vous taper une pute. Rompez.

- J'irai comment chez Rosette, à pied ? Il y a dix kilomètres du camp à la ville.

- Vous prendrez ma jeep. Et maintenant sortez avant que je ne vous tire dessus à mon tour.

- On peut dire que tu as de la veine, railla Marc au retour.

- Vraiment, oui, j'ai de la veine ! Mais je ne suis pas venu dans cette région, aux frais du contribuable, pour passer mes journées dans un boxon, aussi bien fourni soit-il. Je voudrais de l'action, du feu, de la bagarre et non moisir dans ce boulot de pilote de ligne. De chauffeur de bus...

Un matin, le lieutenant Bouin qui jouissait de me trouver la mission la plus merdique possible, m'ordonna d'aller chercher l'aumônier de la zone sud, à la maison mère. Ce dernier voulait nous faire, à Saïda, une petite visite apostolique. Il avait une réputation solide de poule mouillée. En vol, il gémissait sans cesse sur l'inconfort de nos avions et un virage un peu brusque le faisait vomir.

Il préférerait l'hélicoptère, la gentille Alouette, confortable et pépère comme un corbillard pour nonnes. Un engin de transport pour généraux et ministres aux hémorroïdes chatouilleuses. J'aurais préféré moi aussi, mais, malheureusement, d'Alouette nous n'en avons pas. Dans le T6, pas grand-chose ne vous sépare de votre passager, assis en tandem derrière vous, si ce n'est le poste de radio, et la perspective de l'aumônier vomissant sur mon dos ou sur ma nuque, n'avait rien de réjouissant.

- Il a besoin de faire des heures de vol pour sa retraite, me dit Varron. Ça compte chez les aumôniers comme chez les humains. Ne le secoue pas trop, sinon, tu es bon pour un mois de plus à faire le taxi. Il a l'oreille de Bouin, le Padre, souviens t'en.

Je partis le jour même afin de passer la soirée chez Rosette, comme me l'avait ordonné le Grand chef. En réalité la "Villa des Roses". Rosette, c'était le surnom de la folle du 3° Spahis qui servait au bar. Une belle villa dans la banlieue de Tiaret, avec un grand jardin gardé par la Légion où l'on pouvait abandonner sa jeep en toute sécurité. La salle du bar, où l'on choisissait sa pute, était lambrissée d'acajou, avec des lampes roses aux murs et des tableaux soi-disant érotiques. Guère plus prompts à vous faire bander qu'une Descente de croix ou une image pieuse pour premier communiant, à vrai dire. Les filles se baladaient en jupe courte ou en déshabillé, selon ce qu'elles croyaient le plus apte à les mettre en valeur. Moi, j'aimais la fille simple en tailleur droit et talons plats, avec juste ce qu'il faut de maquillage pour échapper à l'impression de sauter une tuberculeuse. Avec ces dames, mes inhibitions disparaissaient. Je me sentais libre et sans contrainte, sans retenues d'aucune sorte, comme en présence d'une mécanique ou d'une poupée.

Il y avait une nouvelle, une petite brune jeune et jolie. Elle me raconta l'histoire habituelle que s'inventent les putes : mariée, puis divorcée sans ressource, elle avait suivi la filière jusqu'au boxon. Pas une seule de ces bêcheuses qui n'avoue être là par goût, pas par vocation tout de même, mais par goût de la baise. Comme une bonne vieille chienne de chez nous. Elle s'appelait Michèle. Je lui ai dit que ses histoires de famille ne m'intéressaient pas, que j'en voulais juste pour mon argent et que c'était une thérapie ordonnée par le Grand chef. Je devais me vider les burnes régulièrement.

- Pourquoi ne fais-tu pas ça tout seul, alors ? me demanda cette ex-ménagère philosophe. Ça te coûterait moins cher.

- C'est bon pour les abrutis de légionnaires paumés dans le djebel ou pour les gars mariés qui ne veulent pas ramener une vérole à la maison ou encore qui mettent du fric de côté pour se construire une bicoque en rentrant... Et maintenant, montre-moi ce que ton mari t'as appris ?

Elle s'est très bien conduite et le mari pouvait être félicité. Elle en savait des choses salées, cette dame. Elle avait une belle carrière devant elle. Les gens disent que pute c'est un métier avilissant qui ruine la santé. Pas plus que de se coucher tard, après avoir regardé la télé ou fait sa vaisselle, et de se forcer à faire une gâterie au mari pour qu'il vous laisse dormir en paix. Il n'est pas non plus, plus avilissant que le boulot de la secrétaire, pardon de "l'assistante", que son patron traite de conne, ou d'autres mots aimables, deux fois par jour et qui doit rentrer chez elle après le dernier métro à cause des heures supplémentaires, payées d'ailleurs avec un lance-pierre. Je dis qu'il y a des femmes aujourd'hui qui font des boulots plus avilissants que de se faire sauter, pour du fric, par de joyeux drilles en goguette. Et puis dans un boxon, on peut surveiller la santé de ces dames. Je n'en dirais pas autant de quelques nanas qui font ça pour le plaisir avec le premier venu au bord des plages, l'été. Point à la ligne. Ceci dans un esprit militant pour le retour des bordels dans les villes et l'abrogation de la loi Marthe Richard. Chez les militaires aussi, la loi interdisait les boxons, mais il y avait la légion étrangère et cette sorte de loi ne semblait pas pouvoir lui être appliquée.

Donc le lendemain en début d'après-midi, je ficelle mon aumônier sur son siège avec les harnais de sécurité après lui avoir expliqué l'art et la manière de se sortir de l'habitacle, puis de ramper sur l'aile pour sauter en parachute. En cas de pépin, seulement. Je l'ai vu blêmir. Je lui ai demandé s'il voulait une arme, un bon vieux pistolet MAC 50 aussi lourd et encombrant qu'une tronçonneuse. Il m'a répondu qu'il avait son bréviaire. Amen donc. À priori, contrairement à ce que l'on m'avait raconté, il ne paraissait pas trop désagréable comme homme, ce baba. Assez jeune, très diplomate distingué, cheveux blonds argentés plaqués sur le côté, lunettes à fine monture, dents en or et sourire pour publicité, longs doigts fins et manucurés. Physiquement tout fringant et piaffant, sans graisse ni bide. On le disait futur évêque dans le civil. Il avait enfilé une combinaison de vol de bonne grâce et s'était mis en caleçon devant moi sans faire de manières. Il avait laissé son battle-dress sur place, après l'avoir soigneusement plié. En vieux célibataire convaincu, avait-il dit dans un sourire. Puis il m'avait fait un clin d'œil. Rien d'égrillard, juste une complicité d'homme à homme qui lui plissait le regard. Il me plaisait ce curé. Il avait refusé de mettre la mallette qui l'accompagnait dans le coffre à bagages de l'avion, avec la carabine US M1 et la trousse de survie.

- Jésus doit voyager en première classe. Je la mettrai sur mes genoux. J'ai des hosties consacrées dedans, vous comprenez. Je dirai une messe en arrivant. Vous me servirez d'enfant de chœur ?

- On verra. Je ne suis pas allé à l'église depuis mon baptême. Mais si vous y tenez, je chanterai avec vous et on partagera le vin de messe.

Je l'avais entendu rigoler. J'avais pris toutes les précautions possibles pour décoller en douceur. J'avais fait une large boucle avant de prendre le cap pour ne pas le secouer. Bref, je me peaufinais mon curé.

- On m'a dit que vous étiez malade en l'air ? Lui demandai-je par l'interphone.

- Hélas, oui mon fils. Je me prévois les pires difficultés lorsqu'il me faudra rejoindre Notre Seigneur au ciel. Ce sont surtout les acrobaties qui m'obligent à vomir.

Il n'y avait pas que les acrobaties. Les trous d'air, les petits changements de cap, l'odeur de l'essence et de l'huile chaude, le confinement, tout le faisait dégueuler. Et il y allait de bon cœur. L'habitable puait si fort que je crus que j'allais vomir à mon tour. Rendons- lui grâce cependant, il se débrouillait pour vomir sur le plancher, la tête entre les jambes.

- Nous allons descendre au ras du sol pour voler verrière ouverte. L'air vous fera du bien, lui dis-je dans l'interphone.
- Comme vous voudrez mon fils, mais c'est plutôt d'un seau d'eau dont j'aurais besoin. Quels dégâts dans l'avion...
- Ne vous inquiétez pas, on fera nettoyer ça par les harkis.

À suivre

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Quelques expressions saintongeaises

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Mon thieur ét pris coume in chafouin dans n'ine bouzine. Littéralement : mon cœur est pris comme une fouine dans un piège. Goulebenéze a utilisé cette expression à plusieurs reprises, notamment dans le texte que je vous propose à la page 21. En français on dirait : « mon cœur est pris au piège », ce qui a, vous en conviendrez, plus de platitude.

Le chafouin (chat-fouin, ou chat qui se cache dans le foin) est la fouine. Musset considère que le mot peut aussi désigner le hibou. La bouzine est un piège dans lequel l'animal entre et ne peut plus sortir. Mon voisin Robert en a un, qu'il a utilisé pour attraper une fouine qui *feurlassait* dans son grenier. Pour l'attirer, il a mis un œuf au fond de la bouzine. Dans un premier temps, c'est le chat qui s'est fait prendre ! Après avoir relâché l'animal, il a remis le tout en place et a réussi à piéger la fouine.

La bouzine peut aussi permettre d'attraper les ragondins lorsqu'ils ravagent le jardin.

Boun' jhen, i bat son dail. Le dail, c'est la faux, le symbole de la mort. On peut traduire par : « Le pauvre, il est en train de mourir ». On dit aussi qu'il a le *roumau de la mort* : le rôle d'agonie.

Dans la chanson dau pineau, Goulebenéze écrit :

Jhe creit qu' jh' vas hériter de ma bell' mère,
A bat son dail, qu'o dizait l' vouézin Gueurnut !

Manque de chance, sa fille lui ouvrit le balots et lui fit boire quelques gouttes de pineau. Depuis :

Dépeux thieu temps a bouet, a manjh' coum' quate,
A l'at les jhott's aussi fraich' qu'in lumat !
A ronfill' coume ine machine à batte ...

Et le gendre, désappointé, demande à sa femme de faire la même chose pour lui quand il sera mourant :

Gard' m'en in p'tit prr' quand' jh'arai l' roumeau ...

Tu t' mouche pâ avec in dail. Littéralement : « Tu ne te mouches pas avec une faux », ce qui ne veut rien dire. On retrouve le dail, la faux, mais j'avoue que j'ignore d'où vient l'expression. Cela signifie : « Tu dépenses ton argent, tu ne te refuses rien ».

Dans la chanson « Le percepteur est en grève », Goulebenéze écrit :

I dit qui f'rat pu sa tôrnée
Et qui veut pas s' moucher avec in dail !

O-l'at pâ si chéti fagot qui troue pâ sa riorte. Littéralement : « Tout fagot trouve son lien ». On peut aussi traduire par : « On trouve toujours chaussure à son pied ».

C'est ce qu'on dit habituellement au célibataire qui n'a pas encore trouvé l'âme sœur.

I m'a foutu mon sat. Littéralement : « Il m'a mis mon sac », autrement dit il m'a mise enceinte. Le sac c'est le fardeau. Dans un monologue de Goulebenéze, un père donne des conseils à sa fille, qui fréquente *in biton* peu recommandable :

Prr' que tu l'aimes de même, qu'est-ou qui t'a don fait ?
T'a-ti pris ton mouch'nez ou baillé son portrait ?
T'a-ti bisé thieuqu' cot, a-ti été pu bas ?

Et la fille répond :

Pusqu'o faut que jh' tou dise, i m'a foutu mon sat !

Coume o s' trouve à l'adon : « Puisque les circonstances sont favorables ». Dans la chanson « Le boutillon d'Arnestine », Goulebenéze écrit :

Et coume o s' trouvait à l'adon, moué jh' l'avis d'mandé en mariajhe !

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Je vous propose une nouvelle rubrique, pour rappeler quelques mots de vocabulaire de la vie courante de nos pèzants d'aûte fouès. La suite au prochain liméro.

Patois

Français

Abouter	Mettre bout à bout, terminer, déboucher sur, aboutir sur ou toucher à
Abrâmit	Avoir faim
Abre	Arbre
Acabassé	Accablé, voûté, courbé
Acantouner	Se réunir sur le canton (placette du croisement) pour discuter. "Faire quéreux"
Acertainer	Assurer, affirmer
Accoter le thieur	Réconforter
Accoubier (s')	S'accoupler, se mettre ensemble
Achâler	Chauffer, donner chaud, agacer, irriter
Achenau	Canal d'écoulement
Achener (s')	S'accoupler en union libre, à la façon du chien (le cheun) d'où le "populaire" être à la colle
Âchet	Ver de terre. Le paysan est le "copeur d'achets" Par extension : vers d'un poème
Acrapauti	Affaissé sous l'effet de la fatigue ou de la vieillesse, écroulé, en ruine
Acrété	Se senti acrété : se sentir fier de sa petite personne (Doussinet)
Âcrie	Objet de peu de valeur
Adon	Si o s' trouve à l'adon : si les circonstances sont favorables
Adouée	Concubine
Adouer	Donner en mariage
Adouner	Convenir, s'accorder, harmoniser
Affijhé	Handicapé, bienheureux, idiot : l'affijhé dau villaghe
Agrâlant	Avenant, aimable, aguichant
Aigail	Rosée. Vient du latin "aqua" : eau. En occitan : aigue (Aigues Mortes). Le bataigail ou batégail est la grenouille
Aisit ou ézit	Facile
Ajhasse	Pie
Ajheter	Acheter
Ajhider	Aider
Ale	Aile
Amaudurer	Calmer, apaiser
Amegnouner	Amadouner, flatter, arranger
Anchoutir	Salir, souiller
Aneut	Aujourd'hui. La neut, c'est la nuit. Peut-être une réminiscence de la coutume gauloise qui comptait le temps en nuits et non en jours ?
Angrouèse	Lézard gris. Le lézard vert est appelé "Langrotte"
Apiler (s')	Mettre en tas, en pile. S'effondrer, dégringoler

Mousse

Jean-Jacques Bonnin

Modeste hommage à Albertine et Yvette

Justin venait de traverser le plateau où le chemin court entre des murs de pierre sèche, à la cassure si franche qu'on les dirait taillées par d'habiles maçons. C'est de ces pierres que sont bâties les maisons de cette région, et cette régularité naturelle ainsi que l'absence de joints de mortier donnent à ces bâtiments une élégance, un charme naturels.

Devant ses yeux s'étendait la vallée de la Charente dont la douceur des méandres, le moelleux des près, la rondeur des touffes de saules et des vergnes contrastent en été avec la sévérité de peupliers rigides et les pentes sombres des coteaux boisés.

Il s'engagea par le chemin qui descend au flanc de la colline vers le moulin de P.

Des touffes de noisetiers et d'« ajars ⁽¹⁾ » aux branches flexibles formaient une voute au dessus du sentier, et il avait l'impression de s'engager dans un tunnel.

Les branches et les herbes étincelaient du givre qui s'était déposé au cours de cette froide nuit de janvier. Ses sabots sonnaient clair sur les pierrailles du chemin. Soudain, un merle qui cherchait fortune en essayant de gratter le sol sous les mousses gelées traversa en voletant le chemin en poussant des pit ! pit ! pit ! effarouchés, et se perdit dans les buissons.

Justin avançait machinalement, sans guère profiter de la splendeur naturelle de ce matin de givre ensoleillé.

Il pensait à sa pauvre existence d'enfant abandonné, il pensait à cette famille où il venait d'arriver, où sa vie était devenue presque heureuse, où, en échange de sa bonne volonté on lui offrait un confort certain, une nourriture agréable, des ordres et des conseils donnés sans colère. Il en oubliait presque ses anciens maîtres, le régime de famine, le grabat crasseux, les coups et les jurons endurés, sans compter les journées de travail qui n'en finissaient pas, sous la pluie glaciale, le soleil brûlant, ou la bise qui paralyse le corps et les mains.

Il vivait mieux maintenant, se donnant au travail avec plus de cœur, mais quel avenir ? Ah, qu'il était désireux de sortir au plus vite de cette enfance prolongée, toute sa vie était dans son espoir d'être plus tard un homme qui aurait des amis, un foyer, des enfants peut être, un homme qui pourrait partager avec ses semblables joie, tendresse et amour. Pour l'instant il n'était que celui qui échange ses bras contre une subsistance assurée. Mais point d'élan du cœur de la part de ceux qu'il fréquentait, personne qui ne lui donne un geste d'amitié, personne envers qui en somme il puisse avoir reconnaissance.

La Thérèse, sa patronne était bien une brave femme, mais c'était une patronne tout court, ni mère ni amie. Elle n'avait point de ces attentions qui vous vont droit au cœur, comme un morceau délicat mis de côté à la cuisine, ou un menu cadeau rapporté de la foire ; il n'était à vrai dire ni plus ni moins bien traité que les autres hommes de la maisonnée.

C'est plongé dans ces pensées mélancoliques qu'il aborda les derniers mètres du sentier en pente qui rencontre la route longeant la Charente, et qui forme à cet endroit une place où les pratiques du meunier rangeaient leurs charrettes en attendant que le blé devienne farine, son et menu son.

A ce moment, il entendit les jappements du chien du meunier qui surgit du portail comme un boulet et vint lui faire fête.

- « Mousse ! Mousse ! ». Justin flatta la grosse tête carrée du dogue qui frétillait de joie contre ses jambes. Le poil ras de la superbe bête laissait se dessiner la musculature puissante et le tracé des grosses veines.

Mousse maintenant geignait de joie et soufflait avec puissance sur les talons de Justin qui continuait son chemin. Il abordait maintenant le « perat ⁽²⁾ » qui permet de traverser la Charente sans se mouiller les pieds, quand les pluies ne l'ont pas trop gonflée

Ce matin une vapeur ténue s'élevait au dessus de l'eau qui resplendissait et rosissait sous le froid soleil. Le chien toujours sur les talons, Justin entama la traversée. De temps à autre, Mousse s'élançait en courant, sautant malgré le froid dans l'eau peu profonde, faisant jaillir des gerbes étincelantes, et tirant une langue rouge.

Bientôt ils abordèrent l'autre rive. Là se dressait un petit bâtiment de moellons grossiers où le meunier rangeait ses engins de pêche. Le mur, du côté de la rivière était baigné de soleil. Une grosse pierre plate sous la petite fenêtre aux carreaux poussiéreux et tapissés de toiles d'araignées invitait au repos. Justin s'assit, le temps de reprendre son souffle. Mousse vint se camper en face de lui, tout près, et posa sa grosse tête aux noires bajoues pendantes sur son genou, et leva vers lui son regard mouillé.

Sous le rayonnement du soleil qui prenait de l'ardeur, réchauffé aussi par sa marche rapide, avec cette tiédeur animale sur son genou, et ce regard presque expressif qui le fixait, il se sentit soudain heureux.

C'était un de ces moments rares et privilégiés de l'existence, où tout est beau autour de soi : les branches rouges des cornouillers et les rameaux clairs et veloutés des viornes formaient un entrelacs au travers duquel on apercevait les courants de la rivière qui se mouvaient dans une harmonieuse ondulation, un irrésistible et puissant mouvement immobile, image de l'infini temporel et spatial. Le sourd et monotone grondement qui parvenait du déversoir n'était troublé par aucun autre bruit. Si ce n'était le fleuve qui continuait sa course infinie, on eut pu croire que le temps s'était arrêté.

Justin, sans avoir conscience de la richesse de l'instant présent ressentait toute cette beauté fruste et pure en jouissant du moment. Il se sentait envahi d'une sorte de torpeur heureuse voisine de l'ivresse, comme lorsque l'on va sombrer dans un paisible et profond sommeil, après une journée de travail harassant.

Pourtant il ne s'endormait pas, il n'était pas las, mais très lucide au contraire, comme si sa conscience était détachée de son corps. Il était benaïze !

Il eut alors conscience que ce moment d'exaltation paisible, il le devait à la présence de ce compagnon, de ce Mousse, qui, par son regard soumis et quasi amical avait permis que cette quiétude heureuse et chaude l'envahisse.

Comment remercier ce compagnon, cet être, le seul au mode qui lui ait donné ce sentiment de bonheur, et de bonheur partagé ? Comment le remercier plus matériellement que par une simple caresse ? Car un animal, même s'il vous donne son amitié, ça reste un animal, c'est un être primitif, plus sensible sans doute aux joies sensuelles de la « gueule » qu'à une quelconque réflexion.

D'ailleurs, est-ce que ça pense, un chien ? Justin se dit : « Lorsque je repasserai, je tâcherai de rogner quelques sucres sur la réserve de la mère Thérèse, pour ce bon Mousse ». Mais ça, c'était pour plus tard. Repasserait-t-il bientôt au gué ? Et Mousse serait-il dans d'aussi bonnes dispositions à son égard ?

Le remord de ne pouvoir remercier matériellement cet ami le peinait maintenant. Il se voyait ingrat par la force des circonstances.

Soudain le rappel à la réalité lui donna une idée : s'il se trouvait là ce matin, c'est parce que la Thérèse, sa cuisine de goret terminée l'avait envoyé avant « l'embauche », comme les autres mâles de la famille, porter les traditionnels présents aux amis et proches qui n'avaient pu assister aux agapes païennes qui suivent le sacrifice de ce pourvoyeur en nourritures substantielles et abondantes.

Oui, mais l'inventaire rapide de la musette qui contenait les denrées (et qui peut être, par son fumet délicat avait suscité cette amicale compagnie...) le replongea dans le désespoir.

Comment soustraire un des trois boudins ou une des saucisses ? Et ce morceau d'échine ? Impossible d'en couper un morceau ! Tout était compté, mesuré, tout cela faisait partie d'ailleurs de la tradition. Et on ne transgresse pas avec la tradition, surtout en matière de goret ! La Marie connaissait à l'avance le contenu de la musette. Si le compte n'y était pas, c'était une pingrerie impensable, un véritable affront familial, un « casus belli » de ménage ou bien un larcin du commis qui serait immanquablement découvert et sévèrement châtié. « O l'est un co à perd' ma piace ! » se surprit –il à murmurer.

Il se redressa, pour repartir, en soupirant. Le chien s'était dressé, le museau pointé vers lui, il fit un pas en avant, la rage au cœur et rejeta d'un geste énergique sa musette sur son dos. Il entendit alors un clapotement dans le pot de berger qui lui aussi se trouvait dans la musette, et auquel il ne pensait plus.

Il se rassit, ouvrit la musette, repoussa avec gentillesse la truffe de Mousse qui se glissait entre ses mains, vers les torchons qui enveloppaient les précieuses et tentantes viandes. La courte queue du chien frétillait avec frénésie, ses muscles saillants roulaient et se raidissaient, son souffle était court et puissant. Justin sortit le pot de berger, dévissa le couvercle du récipient d'étain et appela doucement :

- « Mousse, bois toué-tou dau bouillon rouillou⁽³⁾ ! » murmura-t-il avec câlinerie.

Le chien lapa avidement, Justin renouvela son invite : -« Mousse, bois toué-tou dau bouillon rouillou ! ».

Puis il repoussa la tête de la bête, referma le pot et cette fois repartit satisfait et le cœur léger : à la prochaine source, il « mouillera » le bouillon pour le remettre à niveau, et personne n'y verrait rien. Peut être la Marie penserait elle seulement que sa sœur avait été bien chiche pour le sel et les épices, et même si elle en faisait la réflexion, à la Thérèse, cette dernière penserait seulement :

- « O faut be qu'à fasse terjou des réflexions thielle créature ; l'amant ben parce qu'o l'est ma sœur, mais o ya dau moment où qu'me vassant ben ! »

Justin était reparti, il gravissait maintenant les pentes caillouteuses, entre les touffes de buis aux feuilles jaunâtres et roussâtres, le soleil commençait à leur faire exhiler cette senteur amère génératrice de souvenirs. Il avait la conscience légère et tranquille, son maigre larcin ne faisait naître en lui aucun remords, au contraire, il goûtait encore ces instants de profond bonheur qu'il venait de vivre et surtout cette joie qu'il avait eue en remerciant matériellement son compagnon. En effet, est-il plus grande joie que de donner, si ce n'est en manifestant sa reconnaissance ?

À quelques jours de là, le meunier de P. qui était un ami des patrons de Justin vint à la ferme pour quelque affaire.

Bien sûr, il fallut « bouère un cot » en se chauffant les genoux à la cheminée. On en profita même pour goûter les grillons de la Thérèse.

Les hommes sortirent leur couteau à l'arrivée d'une grosse tourte accompagnée d'une tête d'ail, et les mâchoires allèrent bon train.

C'est à ce moment que Justin arriva, portant un fardeau de bûches pour la cheminée. Il salua la compagnie, et comme l'ouvrage était fini, il fut convié par le patron, homme cordial et généreux, à partager le « petit marandon » avant que vienne le souper.

Le meunier éclata alors de rire en disant :

- « Ah !, mes pauv'z'émis, queu drôle m'avant ben fait rigoler l'aut' matin, que s'en allant avec sa musette. J'h'étiens dans la cabirote, à ramander une araignée.... » Et le meunier raconta par le menu la rencontre de Mousse et du commissionnaire.

Au fur et à mesure que le meunier dévidait le fil de l'histoire, et il était fin conteur, ménageant ses effets et ne négligeant aucun détail amusant, Justin sentait le rouge de la honte lui monter au front et il aspirait ardemment pouvoir se recroqueviller au point de disparaître dans un trou du plancher.

L'épisode du « bouillon rouillou » mit un comble à la gêne de Justin et déclencha les rires de toute l'assemblée. De toute l'assemblée ? Que non point ! Deux personnes ne riaient pas : « le » Justin et « la » Thérèse... Paralysé de peur, Justin était prostré. Le patron se leva, vint lui frapper l'épaule en riant « Cré fi d' lou de Jhustin ! O l'est sûr qt' tu nous as ben fait rigoler ! » C'était le pardon du maître. Mais la Thérèse était toujours au milieu de la pièce, figée, « badant la goule », toute ébaubie, sa louche à la main, et toute pâle. Soudain elle « s'ébrailla » : « C'est t'y bon dieu possib ! Ma pauv' sœur qu'étant si délicate ! Beurnoncio ! O l'est sûr qu'a bazirait d'honte et de dégoutation si al apeurnait qu'al a manghé les restes de thieu cheun ! A c'theur, surtout meunier allez pas raconter quelle histouère à tout l'monde ! Si ma pauv' sœur zou savait ! Ma pauv' sœur ! Quand j'pense qu'al a manghé les rest' d'thieu cheun ! »

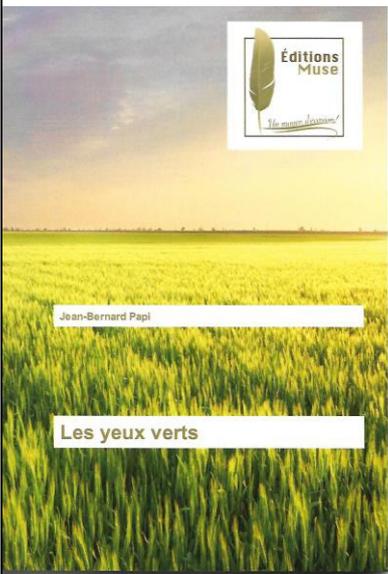
1 *ajar* : érable champêtre

2 *perat* : gué formé de grosses pierres qui permettent de traverser un cours d'eau peu profond.

3 C'est dans le bouillon rouillou, très aromatisé (du poivre, du girofle, du quat'zépices etc..) que l'on a fait cuire les boudins.

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

LES YEUX VERTS Jean-Bernard Papi



Ces yeux verts d'Alice, la perfection de son corps et une liberté toute neuve l'aideront-ils, un jour prochain, à retrouver la voie du bonheur ? Si tel était le cas, ce ne serait pas conforme à la logique de l'écrivain Jean-Bernard Papi qui préfère surfer sur le registre de l'absurde.

En réalité, le charme de la jeune femme serait plutôt déclencheur de catastrophes. C'est de sa faute aussi. Ou plutôt de la faute de son idéalisme un peu naïf. Après un divorce, douloureux comme tous les divorces, elle s'avise, pour le temps de ses loisirs, d'aller se ressourcer à la campagne. Séduite par l'ondulation des blés mûrs en été, le silence, et quelques réminiscences du poème de Péguy, elle achète en Beauce une vieille ferme à retaper. Pour qu'ils profitent de l'air pur, elle y emmène ses deux enfants de moins de dix ans et aussi son beau-fils, un bel adolescent de dix-sept ans, encore un peu timide mais qui ne demande qu'à se déniaiser tout à fait. Des aménagements bien pensés font de cette maison un lieu de rêve où l'on peut vivre sans contraintes, ainsi que la maîtresse de maison le souhaite.

Sauf qu'alentours, c'est presque le désert. Le voisinage se révèle plutôt arriéré, malgré l'industrialisation poussée de l'agriculture. Et l'hiver, le vent qui souffle sur la plaine est glacial. Qu'importe ! Le ciel étoilé est si beau quand on le contemple appuyée sur l'épaule de l'un ou l'autre soupirant !

Car les yeux verts d'Alice font des ravages. Dans toutes les directions. Et comme elle ne craint pas de faire fi des tabous... cela l'emmène assez loin.

Hélas, il semble, un jour, que la maison ait des oreilles et même des yeux... Constatation angoissante. D'autant plus angoissante que, certaines nuits, se font entendre des hurlements bizarres, dont on ne sait s'ils émanent d'un animal, d'un être humain ou d'un fantôme. La peur s'installe. A juste titre car tout se terminera par un drame.

Heureusement, la sympathique petite famille s'en tire à bon compte... Choquée, Alice déménage... Plus tard, lorsqu'elle retourne sur les lieux, elle constate juste qu'on lui fait un peu la tête !

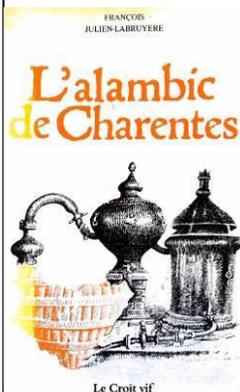
Une bonne cuvée Papi, à recommander à ceux qui raffolent des ambiances à la fois un peu chaudes et mystérieuses.

Les Yeux verts- Jean-Bernard Papi- Editions Muse

Voir sur internet le site de Jean-Bernard Papi : <http://www.jean-bernard-papi.com/>

L'anar et la cheftaine

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



En 1989 François Julien-Labruyère faisait paraître, aux éditions du Croût vif, qu'il venait de créer, « L'alambic de Charentes ». Il s'agit d'un ouvrage de référence, qui donne beaucoup de réponses aux questions qu'on se pose habituellement sur la culture charentaise. Je le consulte régulièrement, dans le cadre de mes recherches pour le Boutillon des Charentes.

Dans un chapitre intitulé « La bonne chauffe », il nous parle des bardes régionaux, et plus particulièrement de deux d'entre eux, qui émergent par rapport aux autres, Goulebenéze et Odette Comandon, et il en fait une comparaison.

Bien entendu l'anar c'est Goulebenéze, et la cheftaine c'est Odette.

Ils ne sont pas de la même génération : Goulebenéze est né en 1877 et la « Jhavassee » en 1913. Mais ils se sont connus, ils ont même joué ensemble dans « La mérine à Nastasie », lui tenant le rôle de Cadet Bitouna et elle celui de Nastasie. En 1954, lors de l'inauguration du monument de Goulebenéze, Odette a d'ailleurs écrit une très belle page en l'honneur du Grand Saintongeais ([Boutillon spécial Goulebenéze n°6](#)).

Voici un résumé de ce que pense François de ceux qu'il appelle « les deux monstres sacrés du régionalisme charentais ».



« La Jhavassee commence sa carrière alors que Goulebenéze finit la sienne, mais leurs itinéraires sont semblables : une lignée bien établie d'ancienne bourgeoisie, lui à Burie elle à Barbezieux, un incontestable talent à dire et une assez bonne invention à écrire, ils seront les maîtres animateurs du sentiment régional charentais.

On les retrouve partout, lui avec sa tête d'anar en vadrouille qui n'y a jamais cru, elle avec ses airs de cheftaine émoustillée qui y a cru trop longtemps ...

Pendant plus de soixante ans, ils égaient des banquets, ils animent des soirées, ils président des confréries gastronomiques, ils donnent des conférences, ils jouent la comédie, à commencer par l'inévitable Mérine, dont Goulebenéze est le parfait Cadet Bitouna et la Jhavassee une Nastasie que déjà on trouve trop en dentelles ...

Tous les deux deviennent ainsi des symboles régionalistes de première ampleur. Mais avec des trajectoires d'image opposées qui situent aujourd'hui Goulebenéze au pinacle et Odette Comandon dans une sorte de disgrâce en demi-teinte ».



François Julien-Labruyère

Au début, Goulebenéze a du mal à se différencier des autres bardes plus connus, comme Lexis Châbouessâ, et il lui est reproché une certaine vulgarité, et des prises de position politiques trop marquées à gauche. Il est vrai qu'il avait de qui tenir, son père étant un ami fidèle d'Émile Combes et un ardent défenseur de la séparation des églises et de l'État. Alors qu'Odette fait plus « bon chic bon genre ».

« Mais elle est vite récusée par la majorité des patoisants, ajoute François. Les Subiards, notamment, acceptent mal ce qu'ils prétendent être un patois guimauve à tonalités de snobisme ... Elle connaît une éclipse progressive ... Il lui manque intimement, outre l'aura perdue de ses débuts, le côté vieille dame indigne que le pays charentais sans doute attendait d'elle.

L'indignité, le châtelain d'Écoyeux n'en a jamais manqué, à commencer par son pseudonyme de bonne bouffe parégorique. Porté par le mouvement patoisant qui peu à peu trouve en lui son représentant le plus talentueux, Goulebenéze dépasse vite en notoriété et surtout en attractivité régionaliste l'ensemble barde dont il est issu ... Des initiatives diverses, mêlant toujours d'incontestables élans de cœur à une dose de malice frisant l'outrance, la plus célèbre étant la tournée du Tréteau charentais parrainant le soutien de la région aux prisonniers de guerre, le transforment graduellement en citoyen d'honneur du patois ...

Mais alors qu'Odette Comandon colle très exactement au pays charentais (elle est la Jhavassee des Charentes), l'identité dégagée par Goulebenéze est curieusement floue ... Il n'est ni tout à fait la Saintonge, ni tout à fait les Charentes, ni tout à fait la région patoise d'entre Loire et Gironde, il serait plutôt le village mythique d'une France traditionnelle trouvant son inspiration de préférence seulement en pays charentais. D'où son succès hors Charentes. Le paysan qui en ressort a le visage fin, l'œil malicieux ...

Sa moustache couleur queue de vache, sa blouse bleue fermée d'une lavallière en feuille morte, son chapeau rond de folklore breton, son nom de chère sans nausée, le mot même de barde dans lequel il se drape, tout fait de lui un vieil oncle grivois aseptisé, acceptable partout parce que partout identifiable. Une sorte d'image charentaise apurée, « moyennisée », médiatisée par cette extraordinaire fabrication d'un personnage à laquelle s'est livré sa vie durant ce monsieur Poitevin, châtelain marginal devenu homme-identité ».

Firmin et ses bêtes à cornes (dernière partie)

Francis Bouchereau

C'est compliqué, ces histoires de famille ! Nelzir, vieux garçon, s'est marié avec Louise, une veuve avec un « drôle », Michel. Avec Louise, il eut deux filles : Suzanne, l'aînée, et Maryse. Un jour, Firmin vient demander à Nelzir la main de sa cadette. Mais celui-ci refuse, car si la cadette se marie la première, il doit trainer l'aînée dans tout le village dans une brouette. Et ça, Nelzir i zou veut pâ ! Firmin marie donc la Suzanne, et Nelzir est heureux, il a un gendre pour l'aider à la ferme. Quant à Maryse, elle se marie avec l'épicier du village.

Michel grandit, et les relations avec Firmin ne sont pas très bonnes. Au moment des battages, tous les voisins s'entraident. Le plus proche voisin de Nelzir est Alcide, petit propriétaire et éleveur de lapins. Et c'est au moment des battages que Nelzir meurt, en laissant un testament. Firmin devient le chef de famille. Et tout finit par une cuisine de cagouilles.

En revenant de Jonzac, Alcide attendait Firmin.

« Y l'avant décidé que jhe battons en dornier. O l'était bin à note tour de coumencer en peurmier. O fait deux foués qu'y nous faisant le cot ».

Firmin comprit très vite que c'était de ça dont Michel parlait. Que faire ? Suzanne avait bien vu que les deux beaux-frères, moins il se voyaient, mieux ils se portaient. Elle lui avait dit :

« Jhe t'avertis, jhe veux pas d'histouères avec mon frère, sinon tu jhouqueras à l'hotel dau thiu torné ».

- Jh'ai-t-ine idée. Vas dire aux autres de v'nir mangher le migeot ».

Le temps de passer un coup de téléphone, les voisins arrivèrent.

« Jh'ai t-ine porposition à vous faire. Vu qu'il'année porchaine y v'lant changer la batteuse pour ine plus grousse et toute neu, jh'allons les laisser faire et jh'allons d'mander le remboursement de nos parts. Su la France Agricole, o l'a-t-ine occasion à vendre dans la Vienne. A l'est en boune état et pas trop chère. A fait otout les p'tites graines. A marche à la force. Y vend la presse otout. Jhe vins d'avouère le gars au téléphone. Y nous fait un prix si jh'allons la chorcher et si jhe payons en billets. Jhe peux partir thiette neu avec le Vendeuvre. Alcide aura qua m'seuglle avec la deux chevaux. Qu'en pensez-vous, vous autres ? »

Le lendemain, Firmin partait chercher la machine. Le surlendemain les battages commençaient. Les femmes étaient mises à contribution et tout alla très vite. L'affaire fit grand bruit.

« Si t'as d'autres idées coume thièlle-là, jhe sons preneurs ». Des idées, Firmin n'en manquait pas. Travailler plus souvent ensemble, acheter du matériel en commun, essayer des nouvelles cultures. Et ça fonctionnait, excitant les curieux, énervant les jaloux. Quand l'un d'eux ne savait pas trop comment entreprendre telle ou telle tâche, on venait voir Firmin. Il y avait même des gens du loin qui venaient.

Avait-il chopé le melon ? Oui, un peu. Les relations avec les Trois-Sapes étaient maintenant inexistantes sur un plan professionnel. Sur un plan familial, elles ne pouvaient que continuer. Louise, qui habitait maintenant Gissons, en aurait été très malheureuse. Il y avait surtout un phénomène inexplicable. Michel et Eugénie avaient une fille, Geneviève, et un fils, Jacques, deux ans plus jeune. Firmin et Suzanne avaient un fils, Mathieu, deux ans plus jeune que Jacques et une fille, Isabelle. Malgré la différence d'âge, les relations entre Mathieu et Geneviève étaient fusionnelles.

« Quand c'est qu'y vient Mathieu ?

- Quand c'est que je vais chez Geneviève ? »

Il n'y avait pas que la différence d'âge, il y avait le comportement à l'école. Geneviève était première partout et faisait l'admiration de l'instituteur. Mathieu n'apprenait rien et passait son temps à regarder les mouches voler. La seule chose qui captait son attention, c'était la carte des chemins de fer.

« Geneviève, qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

- Maîtresse.

- Tu devrais t'exercer sur ton cousin.

- J'veux bien ».

Le jeudi, après le catéchisme, Mathieu allait aux Trois-Sapes. Comment s'y prenait-elle ? Mystère. Le fait est que ça marchait. Mathieu avait de bien meilleurs résultats. Vinrent les vacances d'été, faites, en principe, pour se reposer la tête et oublier les devoirs. Pas avec Geneviève qui demanda qu'on achète des devoirs de vacances.

L'été était chaud et sec. Il y avait bien eu des orages alentours mais ils avaient fait plus de mal que de bien. Il avait fallu arroser le maïs, les pommes de terre, les haricots et les jardins. On était début septembre quand Maixent vint voir Firmin :

« Jh'ai boune envie de faucher mon regain. Qu'en penses-tu ?

- Y l'avant annoncé de l'orage au poste. Hier au sère, le souleuil s'est couché derrière ine pià d'âne. Me semble que ton r'gain peut attendre.

- T'as p'tête raison. Qu'fais tu aneut ?

- J'vas aghider Alcide à expédier ine tournée de lapins, jh'ai mon champ à finir de défoncer pour planter et tantout, jhe va coumencer à battre les pormières monjhètes, vu que la Maryse en a d'mandé.

- O l'est ine idée, jh'va v'nir t'aghider et jhe va en battre otout ».

La culture des monjhètes était aussi une idée de Firmin. Surtout des Pont-L'Abbé, mais aussi des cocos de Paimpol, variété plus précoce, que l'épouse d'Alcide avait fait connaître. Dans la cour, on étalait une grande serpillière faite de vieux sacs. On y déposait les pieds de monjhètes préalablement suspendus à sécher. On tapait au fléau, on enlevait les tiges et on passait le reste au trieur. Ensuite, les anciens du village finissaient le tri et mettaient en sacs.

« Tu peux aller chorcher les tiennes, Maixent ».

Quand il revint avec sa charrette à bras, il s'écria :

« Je crés bin qu't'avais raison Firmin, le curé prend sa soutane. O r'meuille ».

Forcément, dans la cour, ils ne voyaient rien et le bruit du trieur leur empêchait d'entendre le tonnerre. Le temps de tout rentrer sous le hangar et les gouttes commencèrent à tomber. Un éclair suivi instantanément d'un pet et le ciel se vida. Une enfonte ! Chacun pensait à ses cultures et aux bienfaits de l'averse. Maixent pensait à son regain de luzerne.

« Et bin asteure, j'crés bin qu'la journée est foutue. Si jh' savais, j'irai bin vouère aux cagouilles, a l'avant pas sorti de la saison.

- Jh'va y aller vouère otout.

- Dis dont Suzanne, vas donc chorcher la cage.

- Jh'vas anvec toué. Si o n'en a assez, Maryse en a d'mandé.

- Jhe counai-t-un sot qui se sarvira en pormier, jh't'en répons ».

Ils partirent chacun de leur côté.

Suzanne et Firmin partis à la chasse, il est temps de vous parler des cagouilles. Chez Firmin les cagouilles, c'est sacré. Le repas de cagouilles est un évènement. Toujours le dimanche, histoire de ne pas être dérangé. On veut bien partager le migheot ou la sauce de pire, mais pas les cagouilles. Pourvu que ce jour-là, il n'y ait pas de vèlage au village !

Après la soupe et la godaille, la cocotte arrive sur la table. On enlève le couvercle et on passe une dernière fois la cuillère en bois pour remonter la farce. Le silence est tel qu'on ne serait pas étonné si quelqu'un se mettait à dire le bénévolé. On met son nez au-dessus pour mieux sentir. Enfin, chacun approche son assiette à calotte. On entend le bruit des cagouilles qui s'entassent. La dégustation peut commencer. Avec la petite fourchette, on pique dans la cagouille et on la porte en bouche pour nettoyer la coquille. Ensuite, on la prend délicatement entre les doigts, on extrait la bête. Gloup ! On secoue la coquille vide pour en extraire le reste de jus. Surtout, ne rien laisser perdre. Et puis le pain trempé dans le jus est bien meilleur. Enfin, on jette la coquille vide dans un saladier. Cloc ! Et on recommence. De temps en temps, on trempe un bout de pain dans le jus et on l'avale. On prend la fourchette pour se servir un peu de farce. Un coup de vin blanc et on repart. Quand l'assiette est vide, on la nettoie avec du pain et on rapproche l'assiette pour une seconde buffée.

« Donnes dont un bout de formaghe bian, histouère de finir le pain.

- Veux-tu de la tarte aux pommes ?

- T'al'heure, jhe vas faire ine sieste ».

Tous les dimanches, Suzanne fait une tarte aux pommes d'enfer. Après les cagouilles, il n'y a plus de place.

Firmin va se coucher pour une sieste de goret et le ronflement qui va avec. Heureusement, les murs sont solides.

Les portes tremblent. Un DAKOTA au décollage !

Quand il se réveille tout *ébeuzillé*, il lui faut un petit moment pour reconnecter les fils. C'est déjà l'heure d'aller aux bêtes. Voilà comment se passe un repas de cagouilles chez Firmin.

Chacun revient satisfait. La récolte est bonne. Suzanne et Firmin sont allés le long d'un talus entre deux parcelles de vigne, comme d'habitude. Alcide a suivi le chemin du Gué du Ris. Natole revient de la chaume à Pelette. Quant à Maixent, il est allé à l'ancien cimetièrre. Il prétend que les cagouilles y sont bien plus grasses.

Trois semaines plus tard, au diner, Firmin demanda à Mathieu :

« Alors, qu'as tu fais anvec ta cousine ?

- Jh'avons fait des calculs, des multiplications et des fractions.

- C'est bien, T'es content de ta jhournée ?

- Ah ouais, alors. Et pis j'ai manghé des cagouilles, a sont bin meilleures que thiéllé-là de Maman. Jh'en ai manghé trente ! »

Silence !

« Bin quoi ? O l'est Tonton qu'a dit : « Tu zou diras à ton père, o z'y f'ra piaisit »

- T'as fini de mangher ? Vas te déjobrer et vas te saquer sou les baslins, jhe va aller te vouère »

Suzanne alla border Mathieu.

« Tu pouvais pas taiser ta goule. Dors et n'en parle plus ».

Le lendemain matin, Alcide venait aider à préparer pour les vendanges.

« Où qu'il est Firmin ?

- Au treuil, sur le nouveau pressoir. Je t'avertis, y l'est en peutrasse, y l'est pas à prendre anvec des pincettes.

- Quétou qu'il a asteure ?

- Y va t'zou dire ».

« Y l'avant fait manger des cagouilles au drôle, et y les z'a trouvé meilleures que chez nous autres. D'abord on manghe pas des cagouilles un jour su s'maine. Y'a tu d'mandé s'ment ce qu'elle a mis coume saloperies por les quieusiner ? »

Maixent et Natole étaient arrivés et écoutaient la conversation.

« A les a fait à la provençale, qu'a m'a dit.

- À la provençale ! As-tu déjà vu de la bouillabaisse à la saintongaise ?

- A les a fait jheûner avec dau thym et a les a quieusinées à la tomate.

- À la tomate ! Mais o l'est gavagné ! Thiellés mondes sont fous, asteure ! Les cagouilles o s'met à jheuner dans des javelles au milieu de la cendre et o s'queusine avec ine entamure de jambon, dau pain dur mizotté de l'ail et dau vin bian ! O l'est coume thieu que jhe les avons teurjou manghé.

- Mais Firmin, o l'a tout pien de recettes. Nous autres, amprès la récolte, je les nettoiyons à grande eau, jhe les salons et jhe les mettons dans l'eau bouillante. Jhe les mangeons avec des patates.

- Nous autres jhe les faisons jheûner avec de la farine et quand a crottant bian, jhe les quieusinons.

- Dans l'Poitou, y faisant de la sauce au luma. Y l'avant même fait ine chanson.

- Si o l'est des lumas, o l'est pas des cagouilles.

- O l'est pareil, l'escargot, le petit gris ».

Pour Firmin, c'était un sacrilège. Il penchait la tête, la secouait, ridicule. On sentait que la bêtise allait venir.

« Les cagouilles, o l'est coume le reste, chacun zou arrange à sa façon. O l'est coume toué avec la Suzanne, un coup au lit, un autre su la brouette à linge ».

Suzanne éclata de rire. Imaginez la tête de Firmin !

L'affaire s'ébruita très vite. Pour une fois, Firmin était pris à défaut. Il eut droit à bien des surnoms, jusqu'au jour où quelqu'un s'écria « Té ! V'la Luma Grincheux ».

Même s'ils constataient que l'ambiance avait changé, les gens de Coluchon minimisaient l'affaire. Il n'empêche, alentours, le seul sujet de conversation, c'était cette histoire de cagouilles. L'image de Firmin en prenait un sacré coup. Le Maire de Saint Frusquin comptait sur Firmin pour les prochaines élections, peut-être même pour une place d'adjoint. Son collègue de Gissons vint le voir.

« Ma femme a une idée. Organisons un concours de cuisine de cagouilles, quelque chose de sérieux. Chacun amène une bonne cuisine, on fait venir un jury. Le résultat sera incontestable et l'affaire sera close pour de bon. Le reste sera vendu, et l'argent ira aux écoles ».

Pour le dimanche suivant, les gens des deux communes furent invités à participer au concours. Le jury était composé de deux journalistes des revues locales, d'un cuisinier de Barbezieux sorti de Peursac et la présidence fut confiée à l'abbé Forlace. La salle des fêtes de Gissons sentait les cagouilles et l'ail. Les cocottes étaient alignées avec un numéro. On vit le jury regarder, sentir et enfin goûter. Ils se concertaient, notaient. On essayait bien de savoir ce qu'ils pouvaient se dire, rien à faire. Quand ils eurent délibéré, l'abbé vint vers le public.

« Maintenant, je vais dire la messe. Je vous invite. Vous connaîtrez le nom du vainqueur après ». Les femmes, pour la plupart suivirent le curé. Les hommes optèrent pour une attente chez Joseph. Firmin se glissa dans un coin de l'église. Que furent ses prières ?

La messe finie, on vit un cortège se diriger vers la salle des fêtes.

« À l'unanimité, la meilleure recette est celle de Suzanne Pilon. Bravo à elle. Les autres, même si elles n'ont pas gagné méritent d'être goûtées. J'encourage Messieurs les Maires à refaire ce concours l'année prochaine. C'est une très bonne idée ». Firmin buvait du p'tit lait.

Chacun paya, prit une assiette et alla se faire servir. Quand Firmin arriva devant Suzanne, il fut bien accueilli.

« Étou qu'tu les connais pas mes cagouilles ? Pour ine foué, vas dont gouter thiellé-là des autres ! »

Les journalistes avaient bien fait les choses. Un beau pavé avec la photo de Suzanne. On s'était dit : « À l'année prochaine, à Saint Frusquin, thieu cot ».

Les élections passèrent par-là. Une commune de l'autre côté de Jonzac, avec une nouvelle équipe, décida d'organiser une fête de la cagouille, le premier dimanche de septembre, avec concours de cuisine. Les gens de Saint Frusquin et Gissons jugèrent qu'on leur avait volé leur idée et décidèrent qu'il n'y aurait plus de concours. Ainsi la victoire de Suzanne était entérinée pour toujours. Quant à Firmin, devenu premier adjoint, il pouvait faire le coq.

Bien des années plus tard, Suzanne recevait ses petits enfants à déjeuner pour la Toussaint. Elvis, juste dix huit ans et le permis, avait amené son frère Steve. « Des prénoms bin d'cheu nous ». Jenny avait préféré aller chez son petit ami. À seize ans, il n'y a pas de temps à perdre... Ils étaient allés à l'ancien cimetière vérifier si le fleuriste avait bien livré la commande. « Ras, Coudrier, Folenfant, o l'est toute notre famille » Ensuite, ils étaient allés au nouveau cimetière, mettre des fleurs aux tombes de Nelzir et Louise, puis à celle de Firmin. Au retour, ils étaient passés dire bonjour à leur tante Isabelle Chaleuil.

« Ils sont bien bons tes escargots Mamy !

- Ham ! Un compliment fait teurjou piaisit, o m'sembble qu'o s'rait dit autr'ment, qu'o f'rait encore plus piaisit !

- Tu sais Mamy, ton patois, chez nous on ne le parle pas. Papa des fois. Maman, au travail, parle anglais toute la journée et Papa, il a demandé à Maman de lui apprendre l'anglais. Il dit qu'il contrôle de plus en plus d'étrangers dans les trains. L'anglais est la langue universelle.

- O l'est quand-même dommaghe qu'o s'porde !

- Que veux-tu Mamy, c'est comme ça. Et puis l'anglais, c'est le langage des affaires.

- Et bin vous saurez ine chouse les drôles, nout patoué, o l'est l'langaghe dau bounheur !
 - Bon Mamy, comment t'aurais voulu qu'on dise ?
 - A sont bin bounes tes cagouilles ».
 Ils essayaient de répéter.
 « Dis Mamy, c'est vrai que tes cagouilles, c'est les meilleures du pays ?
 - A sont bounes. Amprès, les meilleures ?
 - Il paraît que c'est Papy qui disait que tes cagouilles étaient les meilleures. Papa nous a raconté que même une fois, t'as gagné un concours.
 - O l'est bin vrai qu'ine jhournée, y l'aviant organisé t-un concours et que je l'ai gagné. Si j'm'en rappelle. Thiette foué, j'avais changhé la r'cette et vout' grand-père, y zou a jhamais su ! ».

Norine Chabeursat Cécile Négret



Norine Chabeursat est le châfre (ou nom de plume) de **Marguerite Vaylle-Dorbeau**, institutrice née en 1920 à Cressé, Son père, Lucien Dorbeau, était maire de la commune et correspondant du quotidien « La France de Bordeaux et du Sud-Ouest » qui, à la libération, devint « La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest ». Grande amie de Goulebenéze et collaboratrice de Jean Daviaud, alors directeur du journal Le Subiet, elle fut l'auteure de nombreux poèmes, histoires et contes en patois saintongeais, tels que « Monsieu l'thiuré et les groles », « La virounèle prend ine douche » ou « L'arrivée de Goulebenéze au paradis ».

Passionnée d'histoire, Norine Chabeursat appartenait à différentes sociétés savantes, notamment la « Société de Géographie de Rochefort » et la « Société d'archéologie et d'histoire de Saint-Jean d'Angély » pour laquelle elle devint conférencière en 1950. Erudite appréciée des chercheurs et historiens du Centre-Ouest, elle accomplit de méticuleux travaux de dépouillement et d'inventaire de documents patrimoniaux, en particulier des actes notariés confiés ensuite aux Archives départementales de la Charente-Maritime. Bien qu'issue d'une famille très laïque, son implication l'amena à rencontrer de très nombreux ecclésiastiques.

Le destin se montra pourtant bien cruel avec cette femme pleine de verve. Le 4 janvier 1959, alors qu'elle revenait de se recueillir sur la tombe de la poète Noël Santon, pour laquelle elle vouait une fervente admiration, la Saintongeaise fut victime d'un dramatique accident de la route. Elle y perdit son mari le Colonel Vaylle, militaire à la retraite, et leur fils de 5 ans. Elle-même fut très grièvement blessée, ainsi que Jean Daviaud qui les accompagnait.

En 1960, Norine Chabeursat publia un roman humoristique intitulé « On se marie à Saint-Chafouin ». Dans cet ouvrage dédié à Noël Santon, la femme de lettres dépeint avec humour et finesse toute la psychologie des traditions charentaises d'autrefois, alliant dialogues en patois et narrations en Français. Les illustrations, réalisées de sa propre main, dévoilent un fabuleux talent pour le dessin.

Norine Chabeursat disparut à Cressé en décembre 1965 alors qu'elle avait seulement 45 ans. Afin de vous faire découvrir l'humour de cette patoisante qui a toujours su rester modeste malgré l'ampleur de son savoir, je vous propose une fable extraite d'un numéro du Subiet paru le 5 avril 1947 et qui, à l'aube de 2020, n'a vraiment pas pris une ride...

LA GUEURNEUILLE ET LE BEU (d'après La Fontaine)

In bia jhour, ine gueurneuille
 Vouéyit in beu gras dan n'in pré.
 — « Le bel animau, qu'a décit, y'ab' me breule,
 Jhe vas m'gougher, mais jh'engraiss'ré. »
 Aussitout à s'mit à l'ouvragh'
 Manghit et bouevit davantagh'.
 — « T'es point tout d'suite si grouse », qu'o s'était ébreté
 In matin, à consult' la fumell' dau grapia.
 Et a s'enf'yit si beun, thielle paur' ébetée,
 Qu'o zi fazit peter la pia.
 P'rr ma part, y'ai ma foué armarqué beun souvent
 Des paur's chetits chrétiens qui, sans avouer d'éthius
 Velant ainsi essayer carrément
 De peter pu haut qui l'an l'thiu.

NB : Un grand merci à Maît'Gueurnon pour ses renseignements précieux et la photo de « Norine » tout droit sortie de son chapiâ !

Histouère de sorcier Guy Marquais (Bitou)



Guy Marquais (Bréville 1900 – 1980) a exercé le métier de représentant de commerce. Sous le nom de Bitou, il se révèle un patoisant de qualité. Il fut vice-président de la Sefco, et rédacteur en chef du Subiet. Il est l'auteur de plusieurs textes en patois, dont un ouvrage paru en 1967, « La sauce de pire ». Mon ami Francis Bouchereau m'en a prêté un exemplaire, d'où j'ai extrait ce petit texte : *Histouère de sorcier*.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

O s'passait dans thieu foutu Pays-Bas. Coum' de jhuste, là voure que lés gâs avant toutes lés qualités : gormands, menteurs, fégniants et chétlts comme dau lard rance. Censément que thiés arsenits avant autant de malice dans le bout de leû p'tit det coume le Yâbe dans tout son charcouè.

Le défn vieux Rouniâ était sorcier. Dépeû la vie dés ajhasses i zou-z-étiant teurtous de père en fi. Ol' étlit quasiment in don qu'i se passiant. Ma vieille grand'mère m'avit conté, bin dés cots, qu' son grand'père li avit açartené que, d'aute fouè, in de thiés Rouniâ avit jh'té in sort à son grand' onquye qu'étit bazit boun'gens bin avant son temps, en pyeine force, vers 87 ou 8 ans !... Paç'qu'o faut vous dire que, dans thieu pays, i sont pas prèssés peur super lés rabanâs peur le bon tout. Quant i z'avant la chance de pas vouér de médecin, i fazant grandement zeû slèque. Encore faut-ou qu'i cheyissiant sous-n-ine roue de tombereau ou dans leû pouèt, ou censément qu'i z'attrapissiant deux cots d'pié d'cheveau en pyein jhabot peur qu'i consentissiant à se faire enrocher !

Peur en r'venit à thieu sorcier, i fazait que dés chétiveries au monde. Tous lés ghens, depeû La Coudre à LaBédie, de La Fornerie à La Cabanne et d' Marmouniers à La Beurchaudière, s'ensauviant de li coume dau cholérat.

À La Vouète ol'était in' atelaghe qui v'lait pus avancer ; à la Forêt ine tore qu'il oppousait d'empyt ; à La Selle, ine femme qu'avit oyut deux bessounes alors que soun homme v'lit in drôle. O li f'zait sept drdlèsses et i parlait rin moins que d' formogher l'échine à thieu sorcier qu'ol' était b' d'hasard, qui disait, si n'en était pas cause. Enfin thieu Rouniâ d'malheur avait l'mauvals euil et si vous l'entendiez racasser en passant d'conte vous, vous étiez bin sûr d'entende la feurzaie sus voute méson ou d' rencontrer la ganipote dés long d'ine velène, à moins qu'o sèghe In grand sot de chat nègre qui vous passait d'ente lés jhambes dans l' moument qu' vout' chaleuil se buffait sans qu'o l'éyisse in brin d'vent.

O s'était dit que deux fumelles qui reveniant de veiller in mort, l'aviant vu aux quate routes, à mineut, avec ine grande marmite. Sés eulls teurleuziant coume dés brandons. Al aviant oyut si talment pour qu'a s'aviant ensauvé jhusque chez l' thiuré qui lés avait asperghées d'eau bénite, qu'a disiant, et qui lés avait, qu'a disiant, « exhorciséés » toutes lés deux, qu'a disiant, chacune zeû tour.

Olé beun aisit à comprenne que, peur ine affaire de minme, o faut c' qu'o faut l...

Enfin, thieu n'était reun, mais thiel areugne dau yâbe n'arrétait pas de feire bisquer l' Garde-champète quant i n'avait pas sa pyaque ni d' feire la grolle quant l'thluré passait d'sus l' chemIn.

Jhe coumince, dessit thieu prête, à n'en avouèr mais qu'o m'en faut d' sés manigances. Et moué, qu'o dessit l' Garde, jhe peux vous seugnifier que jh'en seus soubré et qu' si n'était pas fort coume in' âne, jhe li fourrait beun ma main sus la goule. et ranghément otout

Ine jhournée que Rouniâ étit à l'épicerie en train d' changer dés eûs peur in' paire de sabarons, le Garde dessit au thluré :

« Si vous v'lez m'en creire, jh'allons l' feire passer peur in p'tit chemin ... là voure qu'la fagne Il a jhamais-t-enchoutit le bas d' sés chausses. O faut, stit, qui passe la rivière sus thielle perche peur s'en r'torner ché li ... Jh' vas qu'rit in godlan.

- Ah ! câlin l, qu'o dessit l'thluré, t'é bin fin peur In Garde ! »

Et quant l'sorcier, qui s'minfiat pas, arrivit dans l'mitan de thielle perche... CRAC ! l... l chéyit dans l'ève jhusqu'au cou et oyut bounghens jhuste le temps d'empougner ine cepée d'aubier qui pendillait, peur pas s'envaser pus fond. Ol'ét à thieu moument que l'Garde et l'thiuré, qui s'étiat capit derrière ine goulée d' frâgnasses, arrivant et coumlncirant à li sonner in branle... et pas châ p'tit !

« Ah ! grand chétif, tu y'é là ! É-tou d'au pain bénit. Ah ! grand issabye, tu zou queneû que t'é punit, artoupien dau yâbe.



Et quand l'sorcier, qui s'minfiat pas, arrivit dans l'mitan de thielle perche...
Crac !!

- A moué ! sortez me, stit ; O s'ra pas dit qu'vous m' lésserez nigher, tout d' minme !

- Olé point thieu qui s'rait In' grouse parte qu'o dessit l' Garde-champête, mais si tu veux que jhe t'aghidions, o faut nous feire sarment dés deux mains que jhamais au grand jhamais, tu n' f'ras pus d' sottises au monde »
 - Olé jhuré ! qu' braillit mon Rounià en levant in ale.
 - Non, non ! qu'o dessit l'aute. O faut, stit, que tu leuves lés deux bras en minme temps.
 - Mais jh'peux pas, jh'nigherais !... A moué dont ! A moué ! Jhe m' tins pus !... Sauvez-me !...
 Lés dets coumnciant à li riper.
 «Jhe creis qui s'en souvinrat, qu'o dessit l'thiuré en li avançant ine gale. »
 Ol'était l'moument !... Quant i fuyit sus l'pelon, tout enfondu, tout vasoux, il avait point l'air fin.
 « Eh beun ?, qu'o dessit l'thiuré en l'touésant, et astheur ?...
 - Astheur, qui fazit, eh beun... astheur... jh'vous emmarde !!!
 Et il empougnit son ch'min en f'zant peuter ses bots.

Magnière prr' ine jheune feuille d'entortiller in garçon Goulebenéze



Cette histoire, parue dans le journal « Le Piron » du 8 octobre 1922, fait partie des textes peu connus de Goulebenéze. Il a été raconté à plusieurs reprises, avec talent, par la patoisante Danièle Cazenabe (La Nine).

Goulebenéze, qui a toujours aimé, tout au long de sa vie, les jolies filles, se permet de leur donner des conseils pour aguicher les drôles qui leur plaisent.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

O faut coumncé à pas mais faire cas de li que s'o l'était in méchant cheun de reun du tout. S'il assèye de s'agrâler, o faut chaurit in p'tit et zi virer le thiu aussitout. Thiau gâs s'rat caunit, il érat s' capit dan-n-in coin. Jhuste à thieu moument, o faut avé l'ar de s'éthiuper à causé à in aut' garçon, et d'êt' en grande convarsation avec li, histouère de faire cagné l'aute.

O faut n'en resté la` prr' le premier cot. O faut pas asseyé de pieumer le canet coum' thieu tout d'in randon, o faut thitté thieuq' coutons à l'ozâ prr' la prochaine raconte. Thielle là là arat yieu de peurférence dan-n-in endroit vour o l'arat jholiment de monde : dan-n-in bal prr' exemp'lle. In p'tit de poumade qui sent à bon aux ch'veux, deux ou trois brins de bâz'lit dans l' jhabot, et c' qui ne f'rait pas de tort, ine quoue de langrote dans l' coin dau mouche-nez, et en route prr' le bal !

Gardez-vous beun, sultout, de devisajhé en rentrant thiaulâ que vous v'lez aguigné. Ne vous avisez pas de vous enguillebaudé avec li, et dansez tout fin jhû ine ou deux veurses ou mazulka, o b' in ou deux quadrilles. Si sârre les douets in p'tit fort, o faut qu' vout' main à vous devinjhe molle coum' de la laine. En montant vous rafraichit, sonjhez à pas vous laisser lucher les jhottes dans l'escayier : o vaut reun thieu, i se creirait tout parmit.

À la sortie dau bal, au moument de partit, mais à thieu moument seulement, pendant que les veilles peurnant leux fichut, et que vous êtes en train de vous embobyiné dans voute capeline, vous teurchez dans la salle l'homme en question, vout' oeuil s'appouérat su li coum' in grand aubrât s'abat su in paur' chétit échardrit, et là, les z'oeuils dans les z'oeuils, vous le fisquerez bin coum' o faut, o s'rat coum' ine éloize, le gâs s'rat-t-abrâzé.

Ne vous thittez pas reconduit prr' li. Si le lendemain au matin vous entendez subié dau coûté de vout' pourteau, o l'est qu'o l'arat fait effet, et que le gâs est pris coum' in chafouin dan-n-ine bouzine.

À partir de thieu moument, vous pouvez le thitté s'agrâlé sans minfiance et le laissé dénoué vout' devantâ.

Et prr' m'armercier de vous z'avé douné de si bons conseils, vous m'inviterez à la noce !

S'agrâler : devenir aimable, avenant.

Chaurit : sourire.

Caunit : honteux.

Faire cagné : faire bisquer.

Couton : plume.

Bâz'lit : basilic.

Langrote ou angrotte : petit lézard.

Aubrât : échassier appelé « Hobereau » en français.

Échardrit : chardonneret.

Éloize : éclair d'orange.

Bouzine : piège.

À propos de ... Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

du Boutillon n° 68

Dans le dernier Boutillon j'ai écrit un article sur l'ancien château-fort de Châteauneuf sur Charente, et certains lecteurs m'ont fait remarquer que je l'avais mal situé sur la carte. C'est Jean Lamiraud, le frère de notre ami Joël du Kétoukolé, qui me l'a signalé le premier :

« Habitant St-Yrieix sur Charente, je m'intéresse à tout ce qui a trait au département de la Charente. Votre article sur Châteauneuf m'a donc appris beaucoup de choses sur cette charmante petite ville. Cependant je ne comprends pas pourquoi, sur la photographie aérienne, vous situez le château fort à deux kilomètres à vol d'oiseau du fleuve, au dessus des actuelles carrières dominant la Font-qui-pisse. En effet, dans votre deuxième paragraphe, vous le situez alors "à l'emplacement du champ de foire, à l'entrée de la ville en venant de Cognac", c'est-à-dire sur la portion de rue entre la rue Ernest Monis et celle de Cognac. Y aurait-il eu un troisième château fort? ».

Et notre fidèle lecteur Jean-Jacques Bonnin confirme :



« Le nom de Châteauneuf est venu avec la construction du château fort à partir de 1081, à l'emplacement du champ de foire, à l'entrée de la ville en venant de Cognac ». Et sur la carte (page 6) la vue aérienne nous montre l'emplacement du château à la place de la carrière Garandeau, anciennement lieu dit la **Perdrix Rouge**, plateau calcaire aride qui semble maintenant complètement « plein de creux ». Le château devrait donc être situé plus à l'est ? Je pinaille, je pinaille ... ».

Ils ont raison, je me suis planté. J'aurais dû mettre la carte ci-contre, dans laquelle on voit bien que le château, situé sur l'actuel champ de foire (en rouge), domine la Charente et l'église Saint Pierre (endroit de Barqueville).

Jean-Jacques Bonnin donne d'autres précisions à propos de Châteauneuf :

« Et Bardeville ? C'est le lieu où se trouve l'église. C'est la déformation de « Viridis villa » : ville verdoyante. Dixit, je suppose le chanoine Martin.

Raymond Doussinet donne une autre hypothèse moins pittoresque (sans doute inspirée par Dauzat qu'il cite souvent) : Bardeville viendrait de Bardone (nom franc) + Villa. La toponymie n'est pas une science exacte, mais la Ville Verdoyante est bien plus jolie.

Vous dites que l'église en a remplacé une qui aurait été construite par Charlemagne, à l'emplacement d'une église encore plus primitive. Le cavalier à gauche sur la façade serait l'empereur Constantin, qui décréta le christianisme religion officielle de l'empire romain, à l'exclusion de toute autre. Ils en ont fait des bêtises ces empereurs !

Ce Saint, (Surin) venant de Germanie, se dirigea vers Burdigala (Bordeaux), dont il devint évêque. Il dut certainement passer par cet endroit. J'ai entendu appeler le quartier et la portion de route, (D14) depuis le pont jusqu'au petit village de St Surin « **les Quinze Ponts** » ou « **Route des Quinze Ponts** ». Mais vous zou saviez pt'et ben ? Il est vrai qu'à Châteauneuf, j'y ai pas mal rabalé mes bots. On attend la suite et les batailles de Châtouneû avec impatience ».



du Boutillon spécial sur l'histoire

Dans ce Boutillon spécial, parmi les grandes et petites histoires qui ont marqué notre région, j'ai cité le passage du futur roi d'Espagne à Écoyeux, lorsqu'il partait occuper son trône en Espagne : il s'agissait de Philippe, l'un des petits-fils de Louis XIV. J'ai parlé de la généalogie du roi soleil, en mettant l'accent sur les mariages consanguins, à tous les niveaux. Et j'ai cité le frère de Louis XIV, Philippe d'Orléans, que l'on appelait « Monsieur », mais qui aurait plutôt mérité le nom de « Madame ». Michelle Peyssonneaux apporte des précisions :

« À propos de l'entourage de Louis XIV, savez-vous pourquoi son frère Philippe était plutôt **Madame que Monsieur** ? Cela remonterait à l'enfance. Voici ce que raconte (à peu près) l'abbé de Choisy. Comme Gaston d'Orléans, second fils d'Henri IV et Marie de Médicis, avait beaucoup embêté son frère Louis XIII avec ses rébellions, Anne d'Autriche et Mazarin décidèrent de *déviriliser* le jeune Philippe ... en l'habillant en fille comme ses compagnons de jeux. L'abbé de Choisy partagea ces jeux et garda l'habitude de s'habiller en fille. Il a laissé des **Mémoires** avec pour annexe des **Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en fille**. Le tout assez savoureux. Des histoires de **genre** comme on dirait aujourd'hui !

Quant à la consanguinité entre Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche (double cousinage !), le roi n'était probablement pas conscient des conséquences. Il était le premier à s'étonner que les enfants de ses maîtresses grandissent alors que les légitimes mouraient en bas âge. Un jour qu'il s'en étonnait auprès d'un de ses vieux maréchaux, celui-ci, faisant allusion à son infidélité notoire, lui répondit joliment : "c'est parce que la reine n'a que les rinçures du verre".

Ces gens du XVIIème siècle étaient souvent très pittoresques. De notre temps, on est beaucoup plus banal ! »

A lire et à ouïr Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Le Boutillon n'est pas le seul, heureusement, à promouvoir la culture charentaise. Voici des confrères.

Le numéro 29 de l'Ajhasse désencruchée

Il a fait fort, l'ami Jean-Luc Buetas, dans *thieû liméro*. Dans un excellent patois saintongeais du pays Gabaye, il s'en donne à cœur joie dans la critique du monde actuel. *O-l'a des cots d' pié au thiu thi s' perdant !* Tout le monde en prend pour son grade. Les Syndicats, avec celui qu'il appelle le Mario de la CGT (d'autres le nomment le Général Tapioca) : « Jh'créyons beun que thielles deus sendicats (CGT et FO) nous p'nant p'r des sots, et sont devenus réactionnaires ».

Mélanchon n'est pas épargné : « Ma p'rsoune é samprée. Jh'seus la répubyique. Jhe seus l'breut' et la fureur ! ». « La Méluche bintou paré p'r Pinder ». Il y est aussi question de l'OTAN, de la marche contre l'islamophobie etc. Avec d'excellentes caricatures.

Certes, cela ne va pas plaire à tout le monde. Mais c'est un beau travail de chansonnier satirique. Rappelons que Goulebenéze a écrit, de son temps, des textes politiques parfois très violents contre ceux qu'il n'aimait pas. Alors, mon cher Jean-Luc, il faut continuer. Ton journal est salutaire. *Jh'attendent asteur l' peurchain liméro !*

Le journal n° 29 est à consulter sur :

<http://ajhassedesencruchee.e-monsite.com/medias/files/ajhasse29.pdf>

Histoires du pays d'Aigre et alentours

C'est une de nos lectrices, Catherine Ploquin, qui m'a fait parvenir cet ouvrage de 64 pages. L'association « Histoires du pays d'Aigre », présidée par Michel Perrain, existe depuis 20 ans et explore l'histoire et les anecdotes de la région d'Aigre, en Charente.

L'ouvrage en question, paru en octobre 2018, traite de la commune de Fontaine-Chalendray, surtout sur un plan historique : l'origine du nom, le passé lointain et plus récent, les célébrités, comme l'abbé Mulot ou encore Alexandre Bisquit et ses descendants.

Ce qui est remarquable, c'est le nombre de rédacteurs qui se sont impliqués dans l'écriture de cette revue.

Bravo. C'est, pour moi, une très belle découverte. Je suis ravi que de telles associations existent, car elles contribuent à la promotion de notre identité charentaise.



Yannick Jaulin



Yannick Jaulin est un conteur vendéen, qui a une célébrité nationale. Mais il revient aux sources de son langage et de sa région, avec des petits sketches diffusés sur le canal régional de France 3, et sur internet : Kétokolé.

Il décorique à chaque fois des mots poitevins ou saintongeais, ou utilisés dans les deux langues, avec beaucoup d'humour. Malheureusement, il a eu l'imprudence de dire que c'était du « poitevin-saintongeais », ce qui déclenche l'ire de certaines personnes. Yannick n'en a cure, et il a bien raison.

Rappelons que le poitevin-saintongeais est une écriture visant à regrouper dans un même moule les deux langues, poitevine et saintongeaise. Comme beaucoup de Saintongeais je n'y suis pas du tout favorable, et je l'ai dit à plusieurs reprises. Mais avec Yannick Jaulin, nous sommes plus dans l'oralité que dans l'écriture. Lorsqu'il parle, on entend l'accent vendéen, même lorsqu'il utilise des mots saintongeais. Et moi ça ne me dérange pas. Il fait partie de ceux qui contribuent au développement de la culture régionale. Et je pense que Goulebenéze aurait apprécié ses prestations. Allez l'ami, vous écouter nous fait du bien.

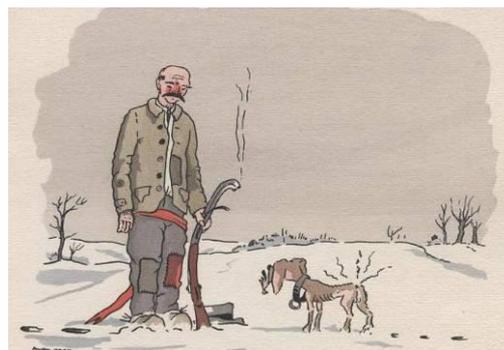
<https://www.youtube.com/yannickjaulinofficiel>

L'histouère dau cheun, de Goulebenéze racontée par Roger Maixent (Châgnut)

Mes bons émits, savau c' qu'o-l'ét, in rabortâ ? Peur thielés-là thi causant pâ coume nous aûte, c'est un petit oiseau, un roitelet, parfois confondu avec le troglodyte. C'est l'histoire d'un nommé Tabourâ, de Saint Sauvant, qui va à la chasse avec son *cheun*, un chien extraordinaire, aussi bon sur la plume que sur le poil, comme son maître. Il ne lui manque que la parole. Et quand le chasseur croit avoir tué un lièvre, savez-vous ce que *thieû fameux cheun* lui apporte, dans sa goule ?

Écoutez Roger Maixent, alias Châgnut, Président du Groupe folklorique Aunis-Saintonge, raconter cette histoire. C'est un des meilleurs patoisants actuels.

Cliquez : [histouère dau cheun](#)



Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Réponse au Kétoukolé n° 68



Pour ce Kétoukolé, il y a eu deux réponses très approchantes avec deux lecteurs fidèles au Kétoukolé, à savoir Jean Pierre Bonnin d'Angoulême, et Paul Grenier de Cognac, qui nous ont parlé d'un étau ou d'une pince de bourrelier.

Mais la réponse exacte, c'est Henri Esteve (alias copain Riquet, par ailleurs collectionneur d'objets insolites) de Genillé (37) qui l'a donné. Il s'agit effectivement d'une pince à coudre de gantier, que l'on peut également appeler mécaniquette, ou cousoir.

Une mâchoire est fixe, et l'autre est mobile, actionnée au pied lorsque l'on veut ouvrir les mâchoires normalement fortement serrées au repos. Les deux mors sont garnis de fines dents pointues qui servent de guide à l'aiguille pour maintenir la régularité du point de couture.

Ce vieil outil m'a été offert par mon gendre Thomas de Grenoble. Sur les mâchoires de l'appareil, il est gravé CIVICA A GRENOBLE QUAI PERRIERE 46.

Ce CIVICA devait être certainement un des nombreux gantiers du quartier St Laurent de Grenoble (38), où l'on trouve encore un musée (visite sur RV au 06 81 78 48 14), et la statue de Xavier Jouvin 1801-1844, inventeur de nombreux outils de gantiers, dont "la main de fer" qui permettait de découper six gants à la fois.

L'histoire des gants remonte à l'antiquité, et la première corporation de gantiers en France a été créée en 1342. Les centres de ganterie étaient localisés dans les régions, où l'on élevait des chevreaux, et des agneaux. En France, on y trouve Saint Junien (87, à la limite de la Charente Limousine), Niort et ses chamoiseries (79), Millau (12), Grenoble ...



Les sites qui suivent vous permettront d'en apprendre bien plus encore sur tout ce qui touche à la ganterie. Vous pourrez visionner également la visite d'une ganterie à Millau.

[http://histoiresdoutilsartisansaux.fr/outil.php?outil=Pince a coudre de gantier](http://histoiresdoutilsartisansaux.fr/outil.php?outil=Pince%20a%20coudre%20de%20gantier)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Gant>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Xavier_Jouvin

<https://www.youtube.com/watch?v=QsEofwIZAno>

Kétoukolé n° 69

Encruchée à in mur de ma gosserie,
thiëlle scie est espéciale, coument qu'à se noume, et à quoi qu'a sert ?

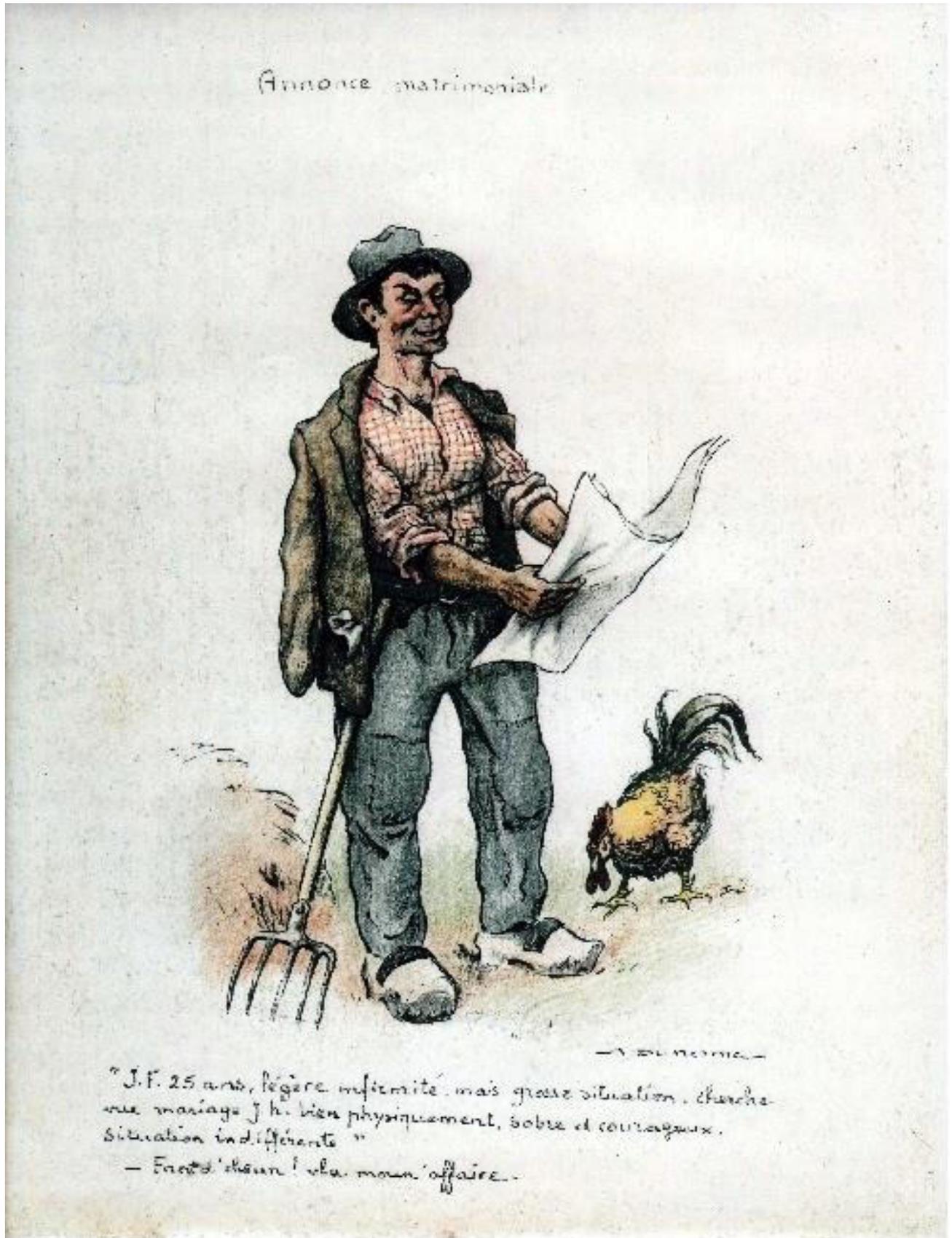
Réponse à adresser à : joel.lamiraud@free.fr



Malheureusement beaucoup de ces ganteries ont disparu, et aujourd'hui les gants sont fabriqués dans le monde entier et plus particulièrement en Asie. A noter pour les Charentais que sur RV, il est encore possible de visiter la ganterie Agnelle à Saint Junien (visite sur RV au 05 55 02 13 53).



Un dessin de Maxime Dunesme



**Goulebenéze
à Lupsault (Charente)
Dimanche 19 avril 2019 à 16 heures**



**Goulebenéze raconté par son petit-fils
Pierre Péronneau
Avec Michèle Barranger (L'Ajhasse)
et Dominique Porcheron (Le fî à Feurnand)**

Salle des fêtes de Lupsault

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueumon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>